



# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

SEIZIÈME NUMÉRO, FÉVRIER 1882.

## SOMMAIRE.

	PAGES.
COMPTES-RENDUS DE L'ŒUVRE POUR L'ANNÉE 1881-82.	
I. Diocèse de Québec.....	3
II. Do Montréal.....	7
III. Do Trois-Rivières.....	10
IV. Do Saint-Hyacinthe.....	12
V. Do Saint-Germain de Rimouski.....	13
AFRIQUE CENTRALE.—Lettre de M. Bouchard, Ptre, Missionnaire postolique, et Lettre que Mgr Comboni écrivait un mois avant sa mort, au Rév. M. H. Fctn, Ptre, Archevêché de Québec.....	15
MISSIONS DU SAINT-AURICE.—Lettre du Rév. Père Gnégne, O.M.L., à M. H. Fctn, Aumônier de l'Archevêché.....	20
DIOCÈSE DE SAINT-GERMAIN DE RIMOUSKI.—Lettre à Mgr de Rimouski.....	25
LABRADOR.—Lettre de M. Charles Guay, Protonotaire Apostolique, à Mgr de Rimouski.....	28
LETTRE de la Révdeœur Charlebois, Assistante, à la Révde Mère Supérieure de l'Hôpital-Général de Montréal.....	33
ITINÉRAIRE de la Révde Sœur Charlebois, Assistante de l'Hôpital- Général de Montréal, du Lac Labiche à Athabaska.....	38
MISSION DE MATTAWAN.—Lettres de M. J.-B. Pronlx, Prêtre du Séminaire de Ste-Thérèse, à M. J. O. Routhier, Vicair-Général du Diocèse d'Ottawa (à suivre).....	15
TOUS MORTS DE FAIM excepté une on le récit d'une Sauvagesse, par M. Zach. Lacasse, O.M.I.....	75
LES MISSIONS LE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE.—Lettre de Mgr Lavigerie, Archevêque d'Alger, Délégué Apostolique pour les Missions de l'Afrique Equatoriale (à suivre).....	81

MONTREAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1882

ANNALLES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

---

FEVRIER 1882

(NOUVELLE SERIE)

---

SEIZIÈME NUMÉRO

---

MONTREAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1882

---

*Permis d'imprimer :*

† Ed. CHS, Evêque de Montréal.

# COMPTES-RENDUS.

## DIOCÈSE DE QUÉBEC.

*État des Recettes de l'œuvre de la Propagation de la Foi dans  
l'Archidiocèse de Québec, pour l'année 1881.*

(45<sup>me</sup> année.)

### VILLE DE QUÉBEC.

		Rapporté .....	\$365.68
Basilique et Notre-Dame de la Garde.....	\$212.94	St Patrice.....	
Archevêché.....	10.00	St Laurent du Havre....	22.00
Grand Séminaire .....	18.45	Faubourg St. Jean.....	145.00
Petit Séminaire .....	6.22	St. Roch (y compris un don de \$25.00).....	557.06
Hôtel-Dieu .....	27.00	St Sauveur.....	250.91
Dames Ursulines.....	38.57	Ecole des Frères de St Sauveur .....	70.00
Hôpital-Général .....	36.50	Ecole Normale .....	19.08
Sœurs de la Charité.....	8.00	Asile des Aliénés .....	60.00
Sœurs du Bon Pasteur...	8.00		
Porté .....	365.68	Porté .....	\$1489.73

### CAMPAGNES.

Rapporté .....	\$1489.73	Rapporté .....	2459.95
Agapit St.....	38.55	Basile St .....	23.00
Agathe St.....	44.31	Beaumont .....	39.66
Alban St <sup>e</sup> .....	40.00	Beauport .....	289.88
Alexandre St .....	16.00	Bernard St .....	33.25
Ambroise St .....	38.25	Berthier.....	26.65
Anastasié Ste .....	6.00	Buckland.....	9.90
Ancienne Loréte .....	79.00	Cajetan St .....	6.00
André St.....	19.68	Calixte St de Somerset..	72.30
Ange Gardien.....	78.00	Cap Santé.....	31.50
Anges Sts de la Beauce...	3.80	Cap St Ignace.....	99.14
Anne Ste de Beaupré....	42.25	Casimir St.....	58.00
Anne Ste de la Pocatière	110.00	Catherine Ste.....	29.00
Anselme St.....	135.90	Charles St.....	74.00
Antoine St .....	34.48	Charlesbourg.....	84.15
Antonin St .....	15.00	Chateau-Richer.....	
Apollinaire St.....	19.42	Claire Ste .....	55.00
Aubert St.....	12.00	Collège de Ste Anne.....	7.00
Augustin St.....	237.58	Côme St .....	5.00
Porté .....	2459.95		\$6403.38

Rapporté.....	\$3403 38	Rapporté.....	\$5434.86
Croix Ste.....	118.20	Joseph St de Beauce.....	108.87
Couvent de Jésus-Marie..	18.50	Joseph St de Lévis.....	107.00
Cyrille St.....	5.00	Julie Ste.....	24.85
David St.....	51.54	Justine Ste.....	12.00
Denis St.....	58.69	Kamouraska.....	36.00
Deschambault.....	57.71	Lambert St.....	34.00
Ecureuils.....	17.00	Lambton.....	120.00
Edouard St de Frampton.	8.00	Laurent St.....	00.00
Edouard St de Lotbinière	22.20	Laval et Lac Beauport...	7.50
Eleuthère St.....	5.00	Lazare St.....	38.45
Elzéar St.....	20.65	Léon St.....	7.75
Emmèlie Ste.....	2.00	Lévis.....	224.38
Ephrem St.....	11.00	Lotbinière *.....	100.00
Etienne St.....	2.50	Louise Ste.....	19.00
Eugène St.....	2.00	Magloire St.....	1.25
Evariste St.....	22.45	Malachie St.....	5.70
Famille Ste.....	38.00	Marguerite Ste.....	8.00
Félix St du Cap Rouge...	10.46	Marie Ste.....	41.60
Ferdinand St.....	14.12	Michel St.....	95.00
Ferréol St.....	28.00	Mont-Carmel.....	4.30
Flavien St.....	16.00	Narcisse St.....	4.35
Foye Ste.....	40.10	Nicolas St.....	87.50
François St. de Beauce...	18.00	N. D. de Montauban.....	6.53
François St J. O.....	26.42	N. D. du Portage.....	23.00
François. St R. d. S.....	60.00	Onésime St.....	2.50
Frédéric St.....	36.00	Pacôme St.....	12.00
Georges St.....	25.50	Pamphile St.....	2.00
Germaine Ste.....	4.50	Paschal St.....	109.50
Gervais St.....	59.00	Patrice St de Beauvillage.	
Gilles St.....	8.00	Paul St de Montminy....	12.00
Grondines.....	73.00	Perpétue Ste.....	2.06
Hélène Ste.....	16.04	Pétronille Ste.....	30.00
Hénédine Ste (y compris		Philippe St de Néri.....	20.30
un don \$50).....	75.50	Pierre St de Broughton...	13.50
Henri St.....	83.43	Pierre St I. O.....	150.00
Honoré St.....	15.75	Pierre St R. d. S.....	37.00
Inverness.....	40.00	Pointe aux Trembles....	70.00
Isidore St.....	46.30	Portneuf.....	35.00
Ile aux Grues.....	52.36	Raphael St.....	14.16
Islet (y compris un don		Raymond St.....	30.00
\$75.00).....	168.15	Rivière du Loup.....	36.75
Jean Chrysostôme St....	32.95	Rivière Ouëlle.....	12.00
Jean St des Chaillons...	42.31	Roch St des Aulnaies...	42.65
Jean St. I. O. (compris		Romuald St.....	110.00
un don \$200).....	376.00	Sacré Cœur de Jésus.....	8.45
Jean St. Port-Joly.....	86.00	Sacré Cœur de Marie....	5.58
Jeanne Ste.....	48.00	Sébastien St.....	
Joachim St.....	69.15	Séverin St.....	9.35
Porté.....	\$5434.86	Porté.....	\$7316.69

\* M. Joseph Noel de Lotbinière a aussi légué pour la Propagation de la Foi une somme de \$870.48 qui ne figure pas dans ce rapport.

Rapporté.....	\$7316.69	Rapporté.....	\$7536.41
Sillery .....	29.50	Tite St.....	6.60
Sophie Ste.....	18.00	Ubalde St.....	5.60
Stoneham .....	9.72	Valcartier.....	11.00
Sylvestre St.....	29.00	Valier St.....	44.00
Thomas St.....	133.50	Victor St .....	7.60
Porté.....	\$7536.41		\$7610.21

Montant des contributions .....	\$7610.21
Dons et intérêts.....	465.23
Arrérages tels que marqués dans le compte- rendu de l'année dernière.....	37.40

Total de la recette de 1881..... \$8112.84

*Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Québec pour l'année commençant le 1er octobre 1881, et finissant le 1er Octobre 1882.*

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque.....	\$1060.00
Montant mis à la disposition de Mgr de Chicoutimi.....	1000.00
Annales françaises et anglaises.....	450.00
Pour vases sacrés, ornements, etc.....	786.84
Missions sauvages du Saint-Maurice.....	400.00
Missions des Naskapis .....	600.00
Mission de l'Afrique Centrale .....	100.00
“ de Saint-Adrien .....	100.00
“ d'Inverness .....	51.00
“ de La Patrie.....	100.00
“ de N.-D. de Lourdes.....	100.00
“ de Saint-Nérée.....	90.00
“ de Saint-Samuel.....	100.00
“ de Saint-Pamphile .....	130.00
“ de Saint-Zacharie de Metgermette.....	240.00
Missionnaire de Saint-Adolphe par Stoneham .....	60.00
“ de Saint-Adrien et de Saint-Alphonse .....	100.00
“ de Sainte-Anastasia.....	100.00
“ d'Ashford par Saint-Onésime .....	30.00
“ de Saint Côme.....	25.00
“ de Saint-Eleuthère .....	200.00
“ d'Inverness .....	150.00
“ de Sainte-Justine .....	180.00
“ du Lac Beauport par Laval .....	50.00
“ de Laval .....	150.00
“ de Leeds par Inverness.....	25.00
“ de Saint-Magloire ..	120.00
“ de Saint-Marcel par Saint-Cyrille .....	100.00
Porté.....	\$6597.84

Rapporté.....	\$6597.84
Missionnaire de Saint-Martin par Saint-Georges.....	25.00
“ de N.-D. de Lourdes par Ste-Julie .....	25.00
“ de N.-D. de Montauban.....	100.00
“ de Saint-Pamphile.....	80.00
“ de Saint-Paul de Montminy .....	100.00
“ de Sainte-Perpétue .....	250.00
“ de Saint-Pierre-Baptiste par Inverness.....	25.00
“ de Saint-Philémon par Saint-Paul .....	45.00
“ de Saint-Samuel par Saint-Sébastien.....	30.00
“ du Sacré Cœur de Marie.....	100.00
“ du Sacré Cœur de Jésus.....	30.00
“ de Stoneham.....	155.00
“ de Tewkesbury par Valcartier .....	50.00
“ de Saint-Tite .....	50.00
“ de Saint-Ubalde (deux ans).....	300.00
“ de Valcartier .....	100.00
“ de Ste-Rose de Watford par Ste-Germaine .....	50.00
Montant alloué .....	<u>\$8112.84</u>

RÉSUMÉ.

Recette de 1881.....	\$8112.84
En caisse de l'an dernier.....	5000.00
Total .....	<u>\$13112.84</u>
Montant alloué pour 1881-82.....	8112.84
Reste en caisse .....	<u>\$5000.00</u>

H. TETU, Ptre.  
Aumônier.

QUÉBEC, 30 Décembre 1881.



## DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES, DURANT L'ANNÉE 1881.

*Argent en mains au 31 Décembre 1880 pour faire face aux dépenses de 1881.....\$5137.01.*

*Payé.*

Au Miss. de St-Michel des Saints..... \$100 00	Report.....\$1875 00
"    Ste-Marguerite. 125 00	Au Miss. de Dundee ..... 100 00
"    Chertsey ..... 100 00	"    Ste Julienne. 75 00
"    St-Hippolyte... 100 00	"    St-Colomban.. 200 00
A l'Eglise de St-Hippolyte. 100 00	"    B. Alphonse... 100 00
"    Ste Clotilde..... 50 00	"    Ste-Lucie..... 125 00
"    Ste-Emmèlie .... 100 00	"    Lachute ..... 100 00
Au Miss. de Ste-Emmèlie.. 125 00	Aux PP. Oblats..... 800 00
"    St-Côme ..... 125 00	A Caughnawaga ..... 200 00
"    St-Damien..... 125 00	Aux Missions du N.-O ..... 100 00
"    St-Donat..... 125 00	A la Miss. de Madawaska. 50 00
A l'Eglise de St-Donat..... 200 00	A l'Œuvre des Tabernacles 100 00
Au Miss. de Rawdon... .. 75 00	A Mgr de Sherbrooke..... 150 00
"    Ormstown ..... 100 00	Dépense sur propriété de M. Berthelet..... 1027 00
"    Ste Béatrix.... 100 00	Impression et expédition des Annales..... 271 36
"    Hinchinbroke. 150 00	
"    St-Calixte ..... 75 00	
A porter.....\$1875 00	Total.....\$5273 36
Dépenses ..... \$5273 36	
Avoir ..... 5137 01	
Déficit..... \$ 136 35	

*Détail des aumônes transmises par les Eglises et Communautés de la Ville de Montréal.*

Notre-Dame ..... \$411 00	Report.....\$1341 57
St. Pierre ..... 410 00	St. Patrice à Montréal..... 10 05
Cathédrale ..... 112 42	St. Jean-Baptiste ..... 8 80
St. Jacques à Montréal..... 82 50	Grand Séminaire. .... 3 56
N.-Dame de Grâce ..... 80 35	Intérêt de différents legs... 433 21
Frères des Ecoles Chrét..... 74 00	Legs de M. F. X. Caisse .... 100 00
St. Joseph à Montréal..... 62 00	Legs d'aumônes du Jubilé. 100 00
Séminaire de Philosophie.. 45 60	Legs de M. Marchand..... 50 00
Hôtel-Dieu ..... 37 25	Bal. du legs de M. Leduc.. 39 64
St. Henri à Montréal..... 14 45	Legs de M. H. Moreau ..... 4 00
Sacré-Cœur (rue Ontario).. 12 00	
A porter.....\$1341 57	Total.....\$2096 37

*Détail des aumônes transmises par les paroiss. et Comm. de la Campagne.*

Varennés (2 ans).....	200 90	Report.....	\$3055 98
Boucherville (2 ans).....	200 00	Ste Théodosie.....	20 50
St Rémi (2 ans).....	157 72	St Jean.....	18 00
L'Assomption.....	155 76	Hemmingford.....	17 25
St Barthélemi.....	145 00	Sherrington.....	16 90
St Roch.....	143 00	St Ambroise.....	16 16
Verchères.....	123 00	St Edouard.....	15 95
Ste Anne de Plainés (2 ans)	120 00	Côteau du Lac.....	15 40
Terrebonne.....	110 45	Ile Perrot.....	15 00
L'Epiphanie.....	100 00	St Paul l'Ermite.....	15 00
St Constant.....	81 00	St Calixte.....	14 40
Laprairie.....	80 62	St Laurent.....	14 00
Mascouche.....	79 90	St Vincent (Ile Jésus).....	13 80
Lanoraie.....	78 00	Ste Marthe.....	13 00
Ste Thérèse (2 ans).....	75 37	St Hermas.....	13 00
Berthier.....	74 00	St François de Salles.....	12 00
Ste Geneviève.....	60 00	Ste Julie.....	12 00
St Cyprien.....	57 00	Ste Martine.....	12 00
Ile du Pas.....	55 59	St Urbain.....	12 00
St Lin.....	54 65	St Zotique.....	11 25
St Alexis.....	53 92	St Esprit.....	10 55
St Jacques de l'Achigan...	51 00	Ile Bizard.....	10 52
Lachine.....	48 80	Rivière des Prairies.....	10 00
St Louis de Gonzague.....	46 60	St Jean de Matha.....	10 00
Ste Cécile.....	44 93	St Martin.....	10 00
Joliette.....	44 85	St Anicet.....	6 50
Ste Philomène.....	41 50	St Eustache.....	6 25
St Thomas.....	40 00	St Jean Chrysostôme.....	6 00
St Félix.....	38 00	Ste Mélanie.....	6 00
Lachenaie (2 ans).....	36 55	Longue Pointe.....	6 00
St Jacques le Mineur.....	36 35	St Clet.....	5 50
Sœurs de Ste Anne.....	36 00	St Valentin.....	5 47
Lavaltrie.....	35 00	Ste Dorothee.....	5 09
St Bruno (2 ans).....	32 53	Couvent de Longueuil.....	5 00
Ste Elizabeth.....	31 00	Ste Adèle.....	5 00
Sault au Récollet.....	31 00	St Benoit.....	5 00
St Sauveur.....	30 20	Ste Monique.....	4 85
St Sulpice.....	30 00	Ste Béatrix.....	4 00
Longueuil.....	29 25	St Téléphore.....	3 65
Pointe aux Trembles.....	29 20	Ste Agnès de Dundee.....	3 00
Collège de L'Assomption...	26 00	Chateauguay.....	2 50
St Michel.....	24 85	Ste Agathe.....	2 00
St Etienne.....	23 00	St Damien.....	1 00
Ste Scholastique.....	21 75	Asile de la Providence.....	1 00
St Jérôme.....	20 89	Les Cèdres.....	1 00
St Hubert.....	20 85		
A porter.....\$3055 98		Total.....	\$3469 43
Recettes de la ville.....		\$2096 37	
de de la campagne.....		3469 43	
		\$5565 80	
Déficit du dernier exercice.....		136 35	
En caisse au 31 décembre 1881.....		\$5429 45	

*Paroisses qui n'ont pas transmis leur montant.*

Bienheureux Alphonse	Lachute
St-André d'Argenteuil	St Liguori
Ste-Anne du Bout de l'Ile	St Luc
Ste-Anne à Montréal	St Lazare
Annonciation du Lac des Deux-	Rigaud
Montagnes	Lacadie
St-Antoine Abbé	Ste Marguerite
St-Augustin	St Malachie d'Ormstown
St-Basile	Ste Marthe
St-Bernard de Lacolle	St Michel des Saints
Ste-Brigide à Montréal	Vaudreuil
St-Clément de Beauharnois	Hochelaga
St Colomban	St Norbert
St Côme	Rawdon
St Paul de Joliette	Hinchinbrooke
Ste Cunégonde	Patronage de St Joseph du Lac
St Cuthbert	Cote St-Paul
St Donat	St Philippe
Ste Emélie	St Placide
Côteau St Louis	St Polycarpe
Sault St Louis	Repentigny
St Gabriel de Brandon	St Régis
St Gabriel à Montréal	Ste-Rose
St Hippolyte	Ste Sophie
St Janvier	St Stanislas de Kostka
St Isidore	Chertsey
Pointe Claire	St Thimothée
Chambly	Contrecoeur
Huntingdon	St Vincent à Montréal
Ste Julienne	Le Gesù
Ste Justine de Newton	

## DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES

*Liste des contributions à l'œuvre de la Propagation de la Foi pendant l'année 1881.*

Ste-Monique .....	\$212 79	Rapporté.....	\$1953 61
Les Trois-Rivières.....	174 29	St-Albert et Ste-Elizabeth..	11 95
La Baie du Febvre .....	143 30	St-Boniface.....	11 90
St-Thomas .....	106 00	Ste-Eulalie .....	11 73
La Rivière du Loup.....	102 67	St-Sévère .....	9 66
Maskinongé .....	100 00	St-Brigitte .....	8 30
Nicolet .....	81 00	St-Narcisse.....	8 79
Séminaire de Nicolet.....	3 03	St-Léonard .....	7 75
St-Léon .....	72 62	Stanford .....	7 00
St-Grégoire .....	63 59	St-Tite .....	7 00
Warwick .....	62 43	St.Christophe .....	6 94
Champlain.....	57 10	Mont-Carmel .....	6 82
St-Vaurice .....	50 60	Tingwick .....	6 00
Ste-Geترude .....	50 25	St-Luc .....	6 00
Yamagiche.....	49 00	Ste-Hélène .....	5 70
St-Justin .....	47 84	Ste-Victoire .....	3 88
St-Stanislas .....	44 25	St-Paul de Chester.....	3 65
St-François du Lac .....	42 00	St-Pie .....	2 00
Ste.Geneviève .....	33 60	St-Valère.....	1 50
Batiscan .....	33 00	St-Jean de Wickham.....	1 00
St-Michel .....	32 00	St-Louis de Blandford .....	0 45
Béancourt .....	30 09	Ste.Anne de la Pérade.....	0 00
Gentilly.....	29 50	St-Célestin .....	0 00
St-Zéphirin .....	28 07	St-Prosper .....	0 00
Ste-Angèle .....	26 00	St.Didace .....	0 00
Durham (L'Avenir) .....	25 00	St-Fulgence.....	0 00
St-Guillaume .....	22 50	St-Elie.....	0 00
St-Pierre les Becquets.....	20 00	Ste-Flore .....	0 00
Kingsey .....	20 00	St-Paulin .....	0 00
St-David.....	19 00	Cap de la Magdeleine.....	0 00
St-Germain .....	19 00	Forge de St-Maurice.....	0 00
St-Cyrille.....	18 75	Ste-Clothilde .....	0 00
Ste-Ursule .....	18, 72	St-Eugène.....	0 00
St-Barnabé .....	17 00	St-Thècle .....	0 00
St-Etienne .....	15 52	St-Alexis .....	0 00
Ste-Perpétue .....	15 50	St-Wenceslas .....	0 00
St-Norbert .....	14 00	Dons particuliers. Une por-	
Ste-Sophie .....	14 00	sonne de Béancout .....	8 00
Pointe du Lac.....	13 60	Do de Ste-Geneviève.....	3 60
Drummondville .....	13 00	Prêtres .....	8 09
St-Bonaventure .....	13 00		
Porté.....	\$1953 61	Total.....	\$2100 55.

*Emploi des fonds reçus pour la Propagation de la Foi dans le diocèse des Trois Rivières pour 1881.*

Diocèse de Sherbrooke .....	\$410 00
Impressions et voyages.....	200 00
Annales de la Propagation de la Foi.....	120 00
Aides à quelques prêtres.....	100 00
Missions du St-Maurice et Mékinac.....	100 00
St-Aimé de Kingsey .....	45 00
St-Albert et Ste-Elizabeth .....	80 00
St-Alexis de Hunterstown.....	50 00
Ste-Angèle de Laval .....	26 00
Ste-Brigitte des Saults .....	65 00
Ste-Clothilde de Horton.....	100 00
St-Cyrille de Wendover.....	30 00
St-Elie de Caxton .....	60 00
St-Etienne des Grès .....	40 00
St-Eugène de Grantham .....	75 00
Ste-Eulalie d'Aston.....	70 00
St-Félix de Kingsey .....	30 00
St-Jean de Wickham.....	70 00
St-Louis de Blandford .....	70 00
St-Paulin .....	55 00
Ste-Perpétue .....	75 00
St-Rémi de Tingwick.....	75 00
Ste-Sophie de Lévrard.....	30 00
Ste-Thècle.....	80 00
St-Valère.....	40 00
<hr/>	
Montant des sommes allouées .....	2096 00
Balance en caisse le 31 décembre 1881.....	4 53
<hr/>	
Montant de la recette.....	2100 53
Balance de l'année précédente.....	1 40
<hr/>	
Sommes allouées.....	2101 93
<hr/>	
Balance en caisse le 31 décembre 1881 <sup>e</sup> .....	5 93

## DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE.

### PROPAGATION DE LA FOI EN 1881.

#### *Recette.*

St Antoine .....	\$120 00	Report .....	\$1005 74
St Denis.....	112 00	St Pie.....	17 45
Belœil .....	71 00	St Georges .....	17 00
St Hyacinthe.....	61 26	St Judes.....	16 64
St Alexandre.....	53 38	St Charles .....	15 00
St Césaire.....	48 80	Rexton .....	15 00
Ste Rosalie.....	44 00	St Robert .....	14 50
N.D. de St Hyacinthe.....	40 58	Laprésentation .....	13 00
St Athanase .....	39 00	St Roch.....	12 50
St Jean Baptiste.....	37 00	St Marcel.....	12 36
St Ours .....	35 00	St Mathias.....	12 00
St Simon.....	35 00	St Barnabé.....	8 00
Ste Angèle.....	33 35	N. D. du Richelieu .....	8 00
St Aimé.....	32 75	St Damase.....	6 65
St Grégoire .....	32 40	Ste Anne.....	6 25
St Théodore .....	31 45	St Louis .....	4 85
St Dominique.....	28 37	St Paul .....	4 42
St Sébastien .....	26 25	Ste Victoire .....	4 20
St Hugues .....	26 00	St Valérien.....	4 00
St Marc .....	23 00	St Joachim.....	3 00
N. D. des Anges.....	22 00	St François Xavier.....	2 50
Upton .....	18 10	Dunham.....	1 00
St Hilaire .....	17 55	St Liboire.....	1 00
Milton .....	17 50		
		Total .....	\$1205 06
A porter.....	\$1005 74		

#### *Dépense.*

Au diocèse de Sherbrooke .....	\$859 50
Annales .....	59 00
Visite Pastorale .....	38 80
Impressions .....	140 50
Contrats .....	7 26
Eglise de St Armand.....	100 00
	\$1205 06

J. A. GRAVEL, V. G.

DIOCÈSE DE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI.

EXERCICE DE 1881.

*Recette.*

Ste Rose du dégelé .....		Report.....	\$484 10
Notre-Dame du Lac .....		St Jérôme de Matane.....	23 29
St Louis du Ha Ha.....	0 90	St Félicité .....	2 00
St Honoré.....		St Norbert du Cap Cha.....	2 00
St Modeste .....	4 50	Ste Anne des Monts .....	1 70
St Epiphane.....	1 63	St Maxime de Mont Louis.	
St François Xavier.....	3 75	Ste Cécile de Cloridorme...	0 90
St Georges de Cacouna....	30 00	St Martin de la Rivière au	
St Arsène .....	24 00	Renard.....	2 00
St Jean Bte de l'Île Verte..	32 89	St Albert de Gaspé .....	2 50
N. D. des Sept Douleurs,		St Alban du Cap Rosier....	
Île Verte .....	6 64	St -Joseph de l'anse au	
St Paul de la Croix.....	1 07	Griffon.....	8 00
St Clément .....	1 63	St Patrice de Douglstown	5 48
St Eloi .....	14 57	St Georges de Malbaie.....	1 63
Notre Dame des Neiges,		St Pierre de Malbaie .....	
Trois Pistoles.....	50 67	St Michel de Perce .....	
St Jean de Dieu.....	2 50	St Joseph du Cap d'Espoir.	1 50
Ste Françoise.....	0 43	L'Assomption de la Grande	
St Matthieu.....	5 75	Rivière .....	3 70
St Simon.....	15 00	Ste Adélaïde de Pabos.....	
St Fabien .....	12 00	St Dominique de New-Port	0 95
Ste Cécile du Bic.....	28 00	St Georges de Port Daniel.	2 00
Notre Dame du Sacré Cœur		St Godefroi.....	7 00
St Germain de Rimouski...	97 29	La Purification de Paspé-	
Grand Séminaire.....	5 07	biac .....	2 17
Petit Séminaire .....	1 35	St Bonaventure.....	3 80
Ste Anne de la Pte-au-père	4 04	St Charles de Caplan .....	3 09
Ste Blandine de Macpès ...		Sts. Anges Gardiens de	
St Anaclet.....	18 18	Cascapédiac .....	2 00
St Donat.....		Ste Brigitte de Maria.....	
St Luce.....	12 53	St Joseph de Carleton.....	
St Gabriel .....	3 46	St Jean l'Évangéliste .....	6 81
Ste Flavie .....	50 25	Ste Anne de Ristigonche...	
St Joseph de Lepage.....	1 27	St Alexis de Matapédiac...	3 00
Ste Angèle de Mérici (reçu		Sapit au Cochon .....	2 50
le 13 janvier 1882) .....	26 80	St Elisée de Betsiamits.....	7 97
St Moïse.....	2 43	Notre Dame de Betsiamits.	10 00
St Octave de Métis.....	11 00	St Pierre de la Pointe aux	
L'Assomption de McNider.	14 50	Esquimaux.....	
St Ulric .....		Notre Dame de Nataskouan	8 68
A porter.....	\$484 10	Total des contributions..	\$598 68

Rapporté.....	\$598 68
Intérêts sur dépôts .....	14 16
Balance de 1880.....	2 40
Effets revendus.....	16 75
Secours dus et non payés .....	50 00
	<hr/>
Total.....	\$681 99

*Dépense.*

Curés et Missionnaires.....	\$440 00
Visite épiscopale—aide .....	84 00- <sup>x</sup>
Ornements et vases sacrés .....	126 30
Annales, fret, etc.....	39 96
	<hr/>
Total.....	\$710 26
Déficit.....	28 27
	<hr/>
Total.....	\$681 99



# AFRIQUE CENTRALE.

---

LETTRE DE M. BOUCHARD, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

Khartoum, 20 août 1881.

Révérénd M. H. TÊTU, Ptre,  
Archevêché de Québec, Canada.

*Révérénd et bien cher Monsieur,*

Pour le coup, vous allez dire qu'il ne faut pas se fier à la parole des missionnaires. Vous avez raison, mais si vous connaissiez bien la vie des missionnaires d'Afrique, vous verriez qu'ils n'ont pas toujours tort en ne remplissant pas leurs promesses. Au moment où je me disposais à vous écrire, le gouverneur-général du Soudan me faisait savoir qu'il mettait un bateau à vapeur à ma disposition pour me conduire à la rencontre de notre digne évêque, Monseigneur Camboni, qui, revenant du Cordofan, devait, après dix jours de marche dans le désert, arriver à Torrael-Gader sur le fleuve blanc, à environ cinq lieues de Khartoum. Je profitai de l'offre généreuse du gouverneur, ce qui me permit de me reposer et de changer d'air; ce n'était pas sans un grand besoin, je vous assure. Un de mes compagnons était gravement malade; je l'aménai avec moi et après avoir attendu pendant trois jours à Torrael-Gader, nous vîmes arriver Monseigneur Camboni épuisé de fatigue après le voyage vraiment désastreux qu'il venait de faire. Depuis mon retour à Khartoum, j'ai été tellement surchargé d'occupations que je n'ai pas trouvé un seul moment pour vous écrire. Aujourd'hui même je vous écris à bâtons rompus et au milieu du vacarme affreux que font un grand nombre de noirs et d'Arabes qui travaillent devant ma porte.

Monseigneur Camboni me dit qu'aussitôt qu'il sera mieux,

il vous écrira une longue lettre. Moi-même, je voulais vous envoyer certains détails sur la vie que l'on mène au Soudan, mais je dois y renoncer pour le moment ; car, outre mes devoirs multiples, je suis jour et nuit constamment au chevet du pauvre confrère que j'avais amené avec moi et qui, loin de se rétablir, s'en va rapidement à la mort. Un miracle seul pourrait le sauver ; nous le demandons avec larmes au Dieu de toute miséricorde, afin qu'il nous épargue la perte la plus douloureuse qu'il nous soit possible de faire en ce moment. Le cher malade est le plus saint et le plus habile missionnaire que j'aie connu : rempli de talents, dans une année il a appris presque parfaitement l'arabe, chose qui ne s'est jamais vue. Chacun de nous serait heureux de mourir à sa place.

J'espérais qu'un autre supérieur serait nommé à Khar-toum, mais mon espoir a été trompé et il me faut encore porter ce fardeau trop lourd pour mes faibles épaules. Que la volonté de Dieu soit faite ! Je ferai mon possible et Dieu fera le reste et même le tout. Nous sommes peu nombreux et nous écrasons sous le fardeau. Si vous connaissiez quelques-uns de vos confrères qui eussent la vocation de missionnaires, vous nous rendriez un grand service en les dirigeant ici ; vous pouvez leur promettre bien des souffrances, mais aussi de bien douces consolations. L'ouvrage ne leur manquera pas, il y a ici plus de cent millions d'âmes à convertir et à conduire au ciel. Quelle belle moisson ! O mon Dieu ! envoyez-nous des ouvriers pour travailler à votre vigne.

Je vous envoie la tabatière que je vous ai promise dans ma dernière lettre ; ne considérez pas, je vous prie, la valeur de l'objet offert, mais le cœur de celui qui le donne. Je suis forcé à regret de terminer, car le courrier doit partir dans quelques instants.

Je me recommande à vos prières : soyez assuré que chaque jour je prie Dieu de vous combler de ses plus abondantes bénédictions.

Votre reconnaissant serviteur,

A. BOUCHARD, P<sup>TR</sup>E,  
Miss. Apost.

LETTRE QUE MONSIEUR COMBONI ÉCRIVAIT UN MOIS AVANT  
SA MORT.

Khartoum, 30 septembre 1881.

..... J'aurais bien des choses à écrire sur cette mission de l'Afrique Centrale, mais je n'en ai pas le temps et je passe maintenant par de bien cruelles épreuves. Il y a quelques jours, nous avons célébré la messe et l'office des morts pour un de mes missionnaires, Mathieu Moran, Polonais, que j'avais moi-même élevé au sacerdoce. Le catafalque n'était pas encore enlevé et j'apprenais la mort d'un autre de mes missionnaires, Antonio Dabale, que j'avais acheté en Orient en 1861 et qui avait été élève de la Propagande. Il venait de succomber aux fièvres typhoïdes dans la capitale du Kordofan. Hier matin nous célébrions encore l'office et la messe de *requiem* quand une dépêche arriva m'annonçant la mort de Sœur Maria Colpo, de mon institut de Malles, un peu au-delà du Kordofan. Elle est morte comme une sainte et comme une héroïne, s'en allant avec joie et bonheur aux noces de l'agneau. Qu'allons-nous devenir ?

Eh bien ! ce matin, j'ai ordonné de laisser le catafalque dans l'église, car je m'attends à d'autres baisers venant de la main aimante de Jésus qui montre une plus grande sagesse en nous envoyant des croix qu'il n'en a montrées en créant les cieux.

Au Kordofan, durant dix mois, j'ai dû dépenser entre quarante et cinquante francs par jour à l'achat d'une eau sale pour empêcher les gens de mourir de soif. Cette année, pour la première fois depuis la création du monde, après trois mois de pluie, il n'y a pas une seule goutte d'eau dans les puits. O mon Jésus ! Quelle croix pour un évêque missionnaire ! Mon doux Jésus, nous n'avons pas assez de sagesse pour comprendre ces choses. Si nous pouvions savoir pourquoi Dieu en agit ainsi avec nous ! Mais nous devons le bénir et le louer, parce que tout ce qu'il fait est véritablement bon.

Au milieu des sauvages tribus de la Nubie qui ne connaissent d'autres modes pour leur costume que celle de nos pre-

miers parents avant leur chute, j'ai lu et médité avec un grand bonheur la vie de sainte Angèle, publiée en 1871, et je l'ai fait lire, relire et relire encore à mes religieuses qui sont dans cette mission barbare. Jamais vie de saint ne m'a si heureusement impressionné. Quelle généreuse et sublime charité! Et comme l'auteur fait bien ressortir cette charité! Sainte Angèle Mérici est un sublime modèle de charité pour les sœurs de charité. Je voudrais que tous les vicaires apostoliques et tous les missionnaires pussent lire cette vie admirable afin d'apprendre à remplir leurs cœurs de ce feu sacré dont brûlait le cœur de Sainte Angèle Mérici...

† DANIEL,  
Evêque et Vic.-Apost. de l'Afrique Centrale.

---

LETTRE DE M. BOUCHARD.

Khartoum, 14 octobre 1881.

Révêrend M. H. TÊTU, Ptre,  
Archevêché de Québec, Canada.

*Mon cher monsieur,*

Je ne vous écris que quelques lignes pour vous annoncer tous les malheurs, toutes les tristesses qui sont venus fondre sur nous depuis ma dernière lettre. Dieu nous a éprouvés d'une manière terrible; en dix-sept jours nous avons perdu cinq membres de la mission, je me trompe, quatre membres et la tête. Imaginez, si vous le pouvez, que dans l'espace de dix-sept jours j'ai enterré un frère laïque, une religieuse, un missionnaire prêtre, un autre vicaire général, et dix heures après avoir rendu les derniers devoirs à ce dernier, j'ai enterré l'Evêque et le père de tous nos missionnaires de l'Afrique Centrale. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une douleur plus grande pour un prêtre que celle d'enterrer son évêque. Tous les membres de la mission sont morts ou malades; je suis le seul qui soit capable de marcher, et je ne sais si je pourrai le faire bien longtemps après toutes les fati-

gues et toutes les souffrances que j'ai subies. Voilà quinze nuits que n'ai pas fermé l'œil, toujours entre les morts et les mourants. J'ai été éprouvé au point de laisser l'autel où je célébrais pour un mort, pour aller assister un autre confrère qui, une heure après, rendait le dernier soupir ! Priez, oh ! priez pour moi, car sans un secours de la divine Providence je vais succomber sous le poids de tant de sacrifices. Me voilà administrateur général de la mission qui se trouve réduite à sept prêtres dont trois presque hors de combat. Au moment où M<sup>ons</sup>ieur Comboni a été frappé comme par la foudre, il écrivait une lettre à Monseigneur l'Archevêque de Québec pour lui demander trois ou quatre prêtres. Miné par les fatigues et les épreuves de toutes sortes, il ne put résister à la maladie et en huit heures, tout fut fini ; il mourut dans mes bras le dix du présent mois, à dix heures du soir. Je ne sais ce que nous allons devenir, mais je crains que nous ne soyons obligés de nous retirer si, comme il est plus que probable, la mission passe à d'autres mains. Je vous écrirai dès que j'aurai un moment à moi. En attendant, je vous demande le secours de vos prières pour nos chers morts et pour les malheureux qu'ils ont laissés dans les larmes. Priez surtout pour

Votre humble serviteur,

A. BOUCHARD, P<sup>TR</sup>E  
Miss.-Apost.

# MISSIONS DU SAINT-MAURICE.

---

*Lettre du Révérend Père Guéquen, O.M.I. à M. H. Tétu, Aumônier de l'Archevêché.*

Témiskamingue, 30 décembre 1881.

*Mon Révérend monsieur,*

Je m'empresse de me rendre aux désirs de notre Révérend Père Supérieur et de vous donner quelques détails sur nos missions du Saint-Maurice. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir rien de nouveau, rien qui puisse intéresser beaucoup les lecteurs des *Ann.les de la Propagation de la Foi*. Venant de parcourir un pays que j'ai déjà visité quatorze fois, je crains de vous ennuyer en vous redisant uniquement les noms des portages, des lacs et des rivières, et des postes où j'ai fait la mission. Mais je réjouirai certainement les cœurs des bienfaiteurs de nos œuvres en leur disant que la plupart de nos sauvages ont montré cette année de meilleures dispositions que les années précédentes. Les Sauvages du Grand Lac en particulier, ceux que les Anglais désignaient sous le nom de *Wild Indians*, autrement dit *La bande des farouches*, ont montré un tel empressement à venir trouver le missionnaire que j'aurais voulu me multiplier pour être tout entier à chacun d'eux. Ils sont au nombre de cent environ, tous baptisés, mais bien ignorants, quelques-uns seulement sachant leurs prières. Jusqu'ici, la mission une fois terminée, ils retournaient à leurs sorcelleries et à leurs superstitieuses pratiques et abandonnaient les exercices de piété recommandés et enseignés par le missionnaire ; mais cette année, grâce à Dieu, il n'en a pas été ainsi et les consolations et la besogne n'ont pas manqué. Ces pauvres sauvages voulaient apprendre à prier, à lire, à chanter, et j'étais seul et je n'avais que quelques heures à leur consacrer. Arrivé au Grand Lac le 25 de mai, je dus partir le 7 de juin pour aller dire un petit bonjour à mes sauvages de Wasswanipi et de Mékiskan qui se préparaient à descendre à *Rupert's House* avec leurs pelleteries. C'est alors que je me suis écrié : voyez comme

la moisson est grande, mais le nombre des ouvriers est petit. Il y a déjà longtemps que les Sauvages du Grand Lac possèdent une sorte de chapelle, qui hélas ! menace ruine ; ils se proposent de se mettre à l'œuvre dès l'année prochaine pour élever un nouveau temple plus digne du Dieu que nous servons. Ils ont beaucoup de zèle, un goût et une aptitude remarquables pour la menuiserie et s'ils avaient quelqu'un pour les diriger, ils pourraient faire quelque chose de passable. Ces pauvres sauvages espèrent recevoir la visite pastorale de leur Evêque, Monseigneur Duhamel, qui aura besoin d'avoir bon cœur et bonnes jambes s'il veut visiter les endroits les plus reculés de son vaste diocèse. Les Sauvages de la Baie d'Hudson le recevraient avec la plus vive allégresse et la présence parmi eux de celui qu'ils appellent le Gardien de la Prière serait sans aucun doute l'occasion d'un renouvellement et d'un accroissement de ferveur dans le service de Dieu.

J'ai parlé de la Baie d'Hudson—je vous prie de vous transporter du Grand Lac à Wasswanipi situé à environ 500 milles de cette Baie. J'y arrivai le 17 juin seulement. Au débarcadère, vous voyez M. Wilson, nouveau commis de ce poste, arrivé l'été dernier pour remplacer M. Angus McLeod qui se montrait toujours si bon pour le missionnaire et qui a tant fait pour ces missions. Ensuite voyez cette file de gros gaillards, à la figure rayonnante. Vous les prendriez tous pour de bons catholiques heureux de revoir leur missionnaire et leur pasteur. Hélas ! vous vous trompez, un bon tiers appartiennent à l'Eglise Anglicane ; mais exilés dans ces lointains parages, tous sont heureux de recevoir la visite de quelqu'un venant des pays civilisés. Parmi ces sauvages, il y a de fervents catholiques qui commençaient déjà à s'inquiéter et à trouver que leur missionnaire était en retard ; ils ne voulaient pas descendre à la mer sans avoir reçu le pardon de leurs péchés et sans avoir vu l'eau sainte du Baptême régénérer l'âme de leurs pauvres petits enfants. Aussi était-ce de tout cœur que tous, hommes, femmes et enfants venaient serrer la main de la *Rebe noire* et la saluaient d'un air reconnaissant. Tous firent leur mission avec empressement et bonheur. Mais leur joie fut troublée par la conduite d'un

protestant marié à l'une de nos catholiques. Il s'était soumis à toutes les prescriptions de l'Eglise catholique, promettant de laisser sa femme entièrement libre au sujet de sa religion et de faire baptiser tous ses enfants par le prêtre; et, l'an dernier en effet il remplissait sa promesse en faveur de son premier enfant. Mais cette année, il n'a pas voulu consentir à ce que son second enfant reçut le baptême, et pour appuyer son refus, il a osé dire qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner tous ses enfants à l'Eglise catholique. Cependant, c'était une des conditions exigées pour son mariage, il l'avait acceptée, il avait promis d'y être fidèle devant tous les catholiques assemblés dans la chapelle. Nouveau fait qui montre combien l'Eglise a raison de défendre les mariages mixtes et combien l'on a raison de craindre, même après les promesses de la partie protestante. Mais laissons là ces pauvres frères égarés qui voudraient nous enlever encore quelques-uns des nôtres et rendons-nous au plus vite au Saint-Maurice, à notre chapelle de Montachin, espérant nous y reposer comme pendant les beaux jours de cette mission. Chemin faisant, nous débarquons un instant pour faire visite à cette humble demeure perchée sur ce coteau; c'est le poste de Kékiskan appartenant à l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson; nous n'y trouvons que deux personnes : la femme d'un de nos engagés et l'une de ses filles, le commis et ses hommes sont allés à Wasswanipi porter leurs pelleteries. "Hier encore, nous dit-on, il y avait ici deux familles sauvages qui ont quitté le poste pour ne pas mourir de faim." J'aurais pourtant voulu les voir; car parmi les membres de ces familles, il y a un vieux chef qui était bien malade. En quittant ce poste, nous nous efforçâmes de signaler notre présence à ceux qui étaient partis, en tirant force coups de fusils, mais tout fut inutile et nous ne pûmes découvrir ceux que nous cherchions. Si le Gouvernement faisait envoyer des provisions non seulement aux malades et aux infirmes mais encore à ceux qui crèvent de faim, nous pourrions faire beaucoup plus de bien à ces pauvres enfants des bois.

Enfin nous voici à Wemontachin; mais hélas! quelle douleur! Point de sauvages à l'exception de trois à quatre famil-



les; de plus l'on me dit que les Sauvages de Manawan ne viendront pas et qu'ils ont l'intention de se réunir aux Abénaquis établis autour de la colonie de M. Brassard. Ce serait certainement pour leur malheur; ils y trouveraient probablement plus de boisson que d'instruction. Sans doute ils pourraient recevoir de belles instructions en français, mais à quoi bon? ils ne les comprendraient pas. Et comment pourraient-ils se confesser facilement n'y ayant personne pour bien les comprendre et pour leur donner les avis convenables? L'on rapporte aussi que les Sauvages de Coucoucam ne suivront pas non plus les exercices de la mission. Pourquoi? Je n'en sais rien. Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie quand après avoir passé huit jours dans des inquiétudes de toutes sortes, ayant autour de moi à peine la moitié des sauvages du Manawan, je vis arriver tous les sauvages de Coucoucam et deux heures plus tard tous ceux de Manawan! Deux familles seulement retardèrent jusqu'à la veille de mon départ.

Vous vous rappelez certainement, monsieur, ce que je vous écrivais à propos des ravages causés par la boisson vendue depuis quelques années aux sauvages du Saint-Maurice. Eh bien! j'ai été heureux de constater une amélioration immense sous ce rapport; nos sauvages n'ont pas été empestés par ces liqueurs maudites qui sont un véritable poison pour eux.

Le missionnaire n'eut qu'à se louer de ses ouailles pendant la mission et à rendre grâce à Dieu qui opérait dans les âmes par son ministère des fruits abondants de salut. Les retardataires s'excusèrent de ne pas être venus dès le commencement des exercices, la maladie les en avait empêchés. Tous se conduisirent en bons et fervents chrétiens et la joie brillait sur tous les fronts quand, à la clôture de la retraite, nous fîmes une belle et solennelle procession. Oui je puis dire avec bonheur que la mission de Wemontachin a repris le rang qu'elle occupait jadis parmi les autres et j'espère qu'elle le gardera toujours.

Je ne puis faire le même compliment aux Sauvages de la Barrière qui se sont laissés tenter par des marchands de boisson, leur ont vendu leurs pelleteries à un prix vil et dangereux et qui ont été ensuite abandonnés pendant l'été sans aucune ressource et ne sachant que faire pour ne pas

mourir de faim. Heureusement pour eux, le commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson a eu la générosité de leur ouvrir son magasin et de leur procurer la nourriture nécessaire moyennant la promesse d'être plus fidèles à l'avenir envers cette honorable compagnie. Le bon Dieu a réveillé la foi de ces pauvres sauvages en leur infligeant un châtiment terrible et en enlevant presque subitement sept à huit de leurs frères ; c'est la mort plus encore que la famine qui les a fait rentrer en eux-mêmes. Aussi le missionnaire n'eut-il qu'à se féliciter des bonnes dispositions de ces malheureux.

Comme vous l'avez vu dans les rapports précédents, il y a une chapelle très convenable à la Barrière ; il n'y manque qu'une chose fort désirée : c'est une cloche. Les Sauvages la demandent à grands cris ; espérons qu'ils la mériteront par leur bonne conduite et par la fuite des vendeurs de boissons enivrantes.

J'ai le regret de vous annoncer que le clocher de Wemontachin est dans un état pitoyable ; un peu plus et la cloche l'abandonnait l'été dernier pour rappeler aux fidèles qu'il est temps de penser à autre chose qu'à boire et à manger. Hélas ! ces pauvres sauvages ont trop pensé à boire les années dernières ; voilà pourquoi ils sont maintenant ruinés et bien peu en état de rebâtir leur église.

Je termine ce rapport en vous disant que les bois présentaient cet été un épouvantable aspect. Pendant près d'un mois, nous avons voyagé presque au milieu des flammes, et, le soir, quand nous campions, nous étions obligés de monter la garde pour ne pas devenir la proie de cet élément destructeur. Je crois vous faire plaisir en vous disant que la plus grande partie du pays que je parcours est très favorable à la culture et pourrait servir un jour à la colonisation. Plusieurs fois j'ai pensé que le chemin de fer du lac St-Jean aux Piles hâterait beaucoup ce moment si des Piles il était dirigé sur le Matawan de M. Brassard pour de là joindre la nouvelle colonie de M. Labelle ; ensuite il irait vers le désert, puis traversant ainsi le haut des rivières, il pourrait se prolonger jusqu'au lac Tém skamingue.

J'ai l'honneur d'être, Révérend Monsieur,

Votre très-dévoué serviteur,

J. P. GUÉGUEN, O.M.I.

# Diocèse de St. Germain de Rimouski.

---

ST-ELIZÉE DE BETSIAMITS, 26 OCT. 1881.

*A Monseigneur de Rimouski,*

*Monseigneur,*

Je vous dois un compte un peu détaillé de mes missions : je vous mentionnerai d'abord la visite faite par Monseigneur l'Evêque de Chicoutimi à la demande de Votre Grandeur.

Le zélé Prélat est arrivé au milieu de nous, dimanche dernier, par un temps assez peu propice. J'aurais bien voulu que les démonstrations extérieures, suggérées par le respect et l'esprit de foi, eussent dédommagé le représentant de Jésus-Christ et le vôtre de l'inclémence de la température. Si mes bons travailleurs n'ont guère été à même de suivre l'impulsion de leur cœur, je crois au moins que les excuses présentées par leur missionnaire ont été agréées par le bienveillant Evêque.

D'ailleurs que pouvais-je présenter ? une chambre à coucher de neuf pieds sur douze, et deux autres appartements de même dimension, y compris la cuisine ; une sacristie de huit sur douze. La petite chapelle est bien propre, la voûte peinte et les murs tapissés élégamment. MM. Girouard et Beudet, auxquels appartient le chantier de bois, retirent de leurs employés la somme nécessaire pour ces dépenses. Un presbytère est en construction, et le ménage du missionnaire a été acheté moyennant une souscription de \$100, collectée à Québec par M. Girouard. Ce monsieur et M. Dupuis, son assistant, s'opposent à l'ivrognerie de toutes leurs forces. On trouve beaucoup de générosité parmi ces employés du chantier dont le nombre varie de 100 à 300 ; M. Majorique Bolduc, chapelain de Ste Anne de la Pointe au Père, vient de l'éprouver ; ayant traversé à Betsiamits pour acheter du bois dont il a besoin pour son presbytère, ces braves gens ont souscrit entre eux la belle somme de trente-deux piastres. Ils soutiennent une école qui contient 26 enfants.

Dans mes autres postes, j'ai trouvé ample matière à exer-

cer mon zèle. Aux Ilets Jérémie il n'y a que deux familles de blancs. Aux Petites Iles, le terrain serait propre à l'agriculture, mais il n'y a que cinq familles. Il serait nécessaire d'avoir une école, mais le nombre d'enfants n'est que de 13 : que faire ? A la Pointe aux Outardes, où la population est de 50 âmes, nous pourrons, grâce à la bonté de M. le Surintendant, ouvrir une école. L'institutrice est rendue et aura 22 enfants sous ses soins. A Manicouagan, il se trouve une famille isolée composée de 16 personnes. La terre est bonne, et ces gens élèvent de beaux troupeaux de vaches et de moutons. A Godbout, je peux faire la mission des blancs dans la chapelle des sauvages : c'est bien à propos, puisque j'y compte 45 âmes. A la Pointe des Monts, j'ai l'avantage d'être reçu par M. Fafard, gardien du fort, homme actif et entreprenant. Il n'y a pas de doute que s'il y avait de la terre sur son rocher, il saurait en tirer des produits. Ce brave chrétien use de son crédit auprès de la bourgeoisie, ce qui est encore mieux, pour bâtir une chapelle à la Trinité ; il craint seulement que Votre Grandeur ne l'approuve pas entièrement. Son grand désir, pour ce qui le concerne, serait de garder chez lui un missionnaire qui desservirait les postes depuis Godbout jusqu'aux Sept Iles inclusivement. Ce projet me sourit, Monseigneur, vu que les communications sont très difficiles, surtout en hiver, entre Betsiamits et Godbout : c'est dans ce portage que le Rév. Père Lacasse a éprouvé des peines qu'il raconte si gaiement qu'on est porté à les prendre pour une récréation ; mais, en réalité, c'est toute autre chose.

A la Pointe et Baie de la Trinité, lieu très fréquenté pendant l'été, pour la pêche, par des bâtiments de toute sorte, se trouve un traiteur de pelleteries, M. Poulin. Le concours d'étrangers durant la moitié de l'année me fait désirer qu'on y construise une petite chapelle de 36 pieds sur 30. On pourrait, ce me semble, utiliser, pour cet objet, le bois de l'ancienne chapelle des Ilets à Caribou qui est abandonnée. Madame Bilodeau, dont le mari est maître de poste, offre de faire l'école aux Ilets ; il faudra lui donner \$55. M. le surintendant veut bien accorder \$20 ; il faudra trouver \$35 pour compléter le salaire. Les sept familles qui demeurent ici sont bonnes, mais pauvres.

A la Pointe aux Anglais, je trouve cinquante âmes ; l'établissement du magasin de M. Croteau a facilité à la population l'acquisition des provisions nécessaires. Je souhaite que ce soit un moyen de décourager les misérables vendeurs de boisson, qui achètent le poisson pour quelques coups de whisky et réduisent les gens à la famine.

Le missionnaire trouve une maison bien hospitalière à l'Île aux OËufs chez M. P. Côté. Dans un des appartements du phare, ce digne homme a dressé de ses propres mains une chapelle, où l'on peut chanter la grand'messe avec accompagnement d'harmonium. Je porte les vases sacrés et ornements avec moi ; je serais heureux d'y déposer les choses absolument nécessaires pour la célébration des saints mystères. Les prêtres, dont quelques-uns y arrêtent durant l'été, profiteraient de cet avantage, et en feraient jouir leurs hôtes.

A la Rivière Pentecôte et aux Cailles-Rouges, 24 enfants seraient capables de fréquenter une école ; il faudrait un secours sur le fonds des pauvres municipalités. J'attends une réponse du département de l'instruction publique à ce sujet. Si l'on ouvre un chantier de bois cet automne, les pauvres pêcheurs de cette localité auront moins de misère.

Je résume tout ce que mon cœur voudrait dire ici par ces seuls mots : Otez de la côte le luxe et la boisson, et vous en ferez des gens instruits de leur religion, des saints.....

Avant le passage de Mgr l'Evêque de Chicoutimi dans les postes de l'ouest, Monsignor Guay a confirmé partout en remontant dans les missions de l'est. Que de grâces le St-Esprit a répandues dans les cœurs ! C'est à moi de les y conserver !

La pensée que je suis chargé de 612 âmes m'inquiète ; mais je me rassure un peu en me rappelant que je les conduis dans la voie du salut sous votre sage direction. En attendant les avis que Votre Grandeur voudra bien me donner, je demeure avec bonheur et amour,

Son très humble et obéissant serviteur,

ALPHONSE BENOIT COTÉ,  
*Missionnaire.*

## LABRADOR.

---

La relation contenue dans les lettres suivantes de Mgr Chs Guay, Protonotaire Apostolique *ad instar*, complète les renseignements fournis dans la précédente livraison des *Annales* par un missionnaire du Labrador. Pendant que Mgr l'Evêque de St-Germain de Rimouski visitait une partie de son diocèse sur la rive Sud du St-Laurent, son délégué, Mgr Guay, en visitait une autre partie sur la côte nord, et Mgr l'Evêque de Chicoutimi donnait la confirmation dans les postes les plus voisins de son diocèse, à l'Est de la rivière Portneuf.

Nataskouan, 25 Juin 1881.

A Monseigneur l'Evêque de Rimouski,

MONSEIGNEUR,

La navigation de Québec à la Pointe-aux-Esquimaux, par le bateau, a été de 36 heures, et de la Pointe-aux-Esquimaux à Nataskouan, par goëlette, de 24 heures.

J'avais l'intention de faire de suite la mission de Nataskouan en attendant une bonne occasion pour me rendre ensuite au Blanc-Sablon; mais le *Stella Maris*, magnifique bateau à vapeur français (de S. Malo) doit partir demain matin pour la Baie des Châteaux, quinze lieues plus bas que l'extrémité de votre diocèse, je profite de cette excellente occasion pour me rendre à Blanc-Sablon, où le bateau nous déposera. De cette manière je serai de retour à Nataskouan dans un mois; cette époque sera préférable pour la mission, parceque les gens seront alors moins occupés à la pêche.

Il se prend beaucoup de poisson depuis quatre jours et tout le monde est très-occupé; ce commencement fait espérer une saison fructueuse. Mais vous savez combien peu il est possible de compter sur ce moyen de vivre, tout abondant qu'il soit dans les années favorables.

POINTE-AUX-ESQUIMAUX, LE 13 JUILLET 1881.

Je viens de terminer toutes les missions que je devais donner dans la desserte de M. Chalifour depuis Blanc Sablon ; partout j'ai administré la confirmation. J'ai aussi visité la Pointe-Est de l'île d'Anticosti et Betchouan.

Comme les pêcheurs de la Pointe ne sont pas arrivés de leur expédition, je vais parcourir de suite les missions de M. Beaumont, qui m'accompagne jusqu'à la rivière St<sup>e</sup> Marguerite ; je retournerai à l'île d'Anticosti, ne m'étant pas rendu la première fois à la Baie des Anglais, et je terminerai par la Pointe-aux-Esquimaux.

J'ai laissé à Nataskouan M. Chalifour qui m'avait accompagné jusque là.

Aujourd'hui, dimanche, après la grand'messe chantée à la Pointe, nous partons pour Mingan, afin d'y donner les vêpres aux Sauvages, et demain nous ferons la mission à la Longue-Pointe.

Les jours sont bien employés et la Providence nous continue ses faveurs ; entre autres, celle de l'abjuration de deux protestants.

Voici le résultat de ces trois premières semaines. Commençant par l'île Verte, à 4 milles de Blanc-Sablon, j'y ai confirmé 7 personnes. Durant l'été, il y a sur cette île grand nombre de pêcheurs catholiques ; le gardien du phare, M. Couillard de Beaumont, m'a représenté la nécessité de la présence d'un prêtre, qui aurait une ou deux chambres à son usage, et pourrait convertir une des salles en chapelle. M. Couillard offre de donner au missionnaire, outre ce logement, sa pension gratuitement. Ce missionnaire pourrait desservir les habitants de l'île au Bois, à 4 milles à l'Est de l'île Verte, les familles de Blanc-Sablon, de Forteau, de l'Anse-au-Loup et de *pied noir*, postes du diocèse du Havre-de-Grâce, visités par le prêtre de Nataskouan, et fréquentés pendant l'été par beaucoup de pêcheurs.

À l'Anse des Dunes, où le Père Pinet, O. M. I., fit construire une petite chapelle en 1858, j'ai confirmé 24 personnes ; les communicants de ce poste ne sont qu'au nombre de 20, mais les familles de Blanc-Sablon sont venues suivre la mission.

Je n'ai confirmé personne au Bassin du Labrador, où se trouvent 4 familles catholiques et 3 protestants; mais aux Belles-Amours, où s'étaient rendues les trois familles de *Five-Leagues*, j'ai administré ce sacrement à 9 personnes. Le même nombre à *Pigeon Island*, où je trouvais réunies les familles de la Baie-au-Saumon et des Iles Brûlées. A six milles dans l'intérieur, le long de la rivière St-Paul, existe un petit collège protestant, tenu durant l'hiver par un ministre et son instituteur: le nombre des élèves est de 40. Aux Iles Brûlées, il y a un petit cimetière bien enclos. Celui de la Baie-au-Saumon est commun aux catholiques et aux protestants; mais presque chaque tombe est entourée d'une clôture séparée.

A Chética, j'ai confirmé cinq personnes, et à St-Augustin, deux. Les Sauvages ont un cimetière dans le haut de la rivière, près du poste de la compagnie de la Baie d'Hudson. Point de confirmation à la Pointe à la Baleine Est, à la Tabatière ni à la Baie des Moutons.

Dans ce dernier endroit, il y a 15 familles protestantes et un ministre résident. La seule famille catholique qui y demeure est composée de cinq personnes.

Il n'y avait personne à confirmer à Nitagamiou, ni à la Pointe au Mourier, où ne se trouvent que trois familles; ni à Watagastic et Kekaska, où le nombre de familles est le même. La chapelle de Kékaska est abandonnée.

Je n'ai pas visité la Romaine, mais j'ai confirmé 4 personnes à Itamamiou.

A Nataskouan, le bon port a fait grouper les pêcheurs: deux cent quatre-vingt-une âmes sont rassemblées autour d'une jolie chapelle terminée, et pourvue de tout ce qui est nécessaire, mais déjà trop petite pour la population. La chapelle fut bénite en 1861 par M. Magloire Fournier; j'y ai confirmé 23 personnes. Quarante-neuf enfants fréquentent l'école, la seule qui existe sur la côte depuis Nataskouan jusqu'à Blanc-Sablon.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil au Mont-Joli, qui tranche un peu sur la monotonie de toute la contrée environnante et son terrain sablonneux, j'ai repris le bateau qui devait me déposer à la porte de M. Gillis, le curé de St-Pierre



de la Pointe-aux-Esquimaux, chez qui je viens de mettre un peu d'ordre dans mes notes.

1<sup>ER</sup> AOUT 1881.

Je viens de terminer la dernière partie de ma mission.

De Nataskouan, je suis traversé à l'île d'Anticosti, où j'ai passé deux jours. A la Pointe Est, j'ai confirmé trois personnes dans la famille du gardien du phare; à la Baie du Renard, se trouvent quinze familles protestantes et un seul catholique.

Ma station suivante a été à la belle mission de Betchouan, dont la population est de 167 âmes et où j'ai confirmé 21 personnes. J'ai trouvé ici tout ce qui est nécessaire pour le culte; les gens construisent actuellement une maison d'école. En me rendant à Mingan, je suis arrêté à la Pointe-aux-Esquimaux, où l'on a chanté une grand'messe dont j'ai profité pour donner une instruction. Après avoir chanté les Vêpres à Mingan où il n'y a que 5 communicants lorsque les Sauvages sont dans les bois, je me suis mis en route.

Le lendemain j'ai confirmé 22 personnes à la Longue-Pointe, poste où sont réunis 83 catholiques et 5 protestants.

La rivière St-Jean, où je me suis rendu ensuite, est un poste important de pêche, habité par 163 personnes et où j'ai donné la confirmation à 40 d'entre elles. La chapelle demande beaucoup d'ouvrage pour être terminée. Celle de Magpie est terminée à l'extérieur; elle sert à une population de 172. Cinquante-six ont reçu la confirmation.

Dans l'après-midi du 21 juillet, j'ai été confirmer vingt personnes à la Rivière au Tonnerre, poste de 105 personnes, qui avait été bien éprouvé dix jours auparavant par un incendie. Le village entier à l'exception de la chapelle avait été réduit en cendres.

A Sheldrake, dont la population est de 86, j'ai confirmé cinq personnes.

De Sheldrake à Moisie, la distance est de 41 milles. Le 23 j'ai confirmé 14 personnes dans la chapelle de Moisie, qui a

été transportée à l'Est de la Rivière depuis que l'usine a été abandonnée. La population est réduite à 114 âmes.

J'avais 15 milles à parcourir pour me rendre aux Sept Iles, poste occupé par des montagnais au nombre de 75 ; j'y ai confirmé 15 personnes.

Trouvant une occasion favorable, j'ai été faire la visite de la Baie aux Anglais, sur l'Anticosti. On y voit une jolie chapelle, une école et un cimetière auprès du phare, c'est-à-dire à deux milles du village ; la population est de 290, sur laquelle j'ai confirmé 58 personnes. Les protestants sont au nombre de 50.

A cinq milles de ce village, à l'Anse aux Fraises, sont établies 88 personnes ; malheureusement la chapelle a été brûlée le 6 février dernier. J'ai réuni néanmoins les gens et donné la confirmation à 23. Les instances de M. Malouin et des habitants de ces deux villages pour obtenir un prêtre résidant sur l'Île, m'ont beaucoup touché ; le missionnaire trouverait son logement et sa pension gratuitement au phare, dont M. Malouin a la garde.

Ce missionnaire aurait aussi la charge des autres catholiques dispersés et, entre autres, des trois familles de la Baie de Gamache ; son domaine, en comprenant toute l'Île, embrasserait un territoire de quarante lieues sur dix. De là, je suis retourné à la Pointe-aux-Esquimaux, qui peut passer pour le chef-lieu de tous les établissements. Population de 925 âmes ; bonne église bien finie, presbytère très confortable, deux écoles en opération, fréquentées par 159 enfants ; tout se réunit pour faire oublier à cette population son isolement, au moins pendant l'hiver.

J'ai donné ici la confirmation à 140 personnes, ayant atteint, durant la mission entière, le chiffre de 521.

En récapitulant, je trouve que j'ai visité 13 chapelles et une église. Le nombre total des enfants qui vont à l'école est de 268, sur une population de 2893.

J'ai l'honneur de me sousscrire,

Monseigneur,

Votre très dévoué serviteur,

CHS. GUAY,

Protonotaire Apostolique.

# Lettre de la Révérende Sœur Charlebois, Assistante,

A LA

RÉVDE MÈRE SUP. DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL DE MONTREAL.

HOSPICE ST-JOSEPH, LAC LABICHE, 25 MAI, 1880.

*Très honorée et bonne mère,*

Votre cœur si bon désire recevoir de mes nouvelles et apprendre, surtout, comment j'ai supporté les fatigues et incommodités de mon voyage de mars dernier; je ne puis donc laisser notre mission du Lac Labiche sans vous écrire longuement.

La divine Providence m'a visiblement protégée dans toutes les circonstances fâcheuses où je me suis trouvée, ce qui me donne l'espérance de remplir jusqu'au bout la mission que vous m'avez confiée.

Durant les dernières semaines que je passai à St-Albert, je fis quelques visites. Les familles Hardisty et Wood nous reçurent avec une politesse et une affabilité des plus sincères. Quelques jours plus tard, je visitais la jolie ferme que nos chères sœurs tiennent de la libéralité du généreux monsieur A. Larocque. Cette terre fournira bientôt le pain à leurs orphelins, si, comme je l'espère, la divine Providence leur vient encore en aide. Bref, ces deux promenades me disposèrent un peu à entreprendre le pénible voyage du Lac Labiche, que je redoutais fort, puisqu'il me fallait voyager par des froids bien grands, des chemins quasi impraticables et, pardessus tout, coucher sept nuits à la belle étoile.

Le premier mars, tout étant prêt pour le départ, je fis, le cœur bien gros d'émotion, mes adieux à nos chères sœurs de St-Albert, emportant de mon séjour au milieu d'elles les plus doux souvenirs, comme la plus grande satisfaction; j'emmenais avec moi ma sœur Ste Geneviève pour lui pro-

curer la consolation si légitime de voir pour la dernière fois sa chère sœur aînée, ma sœur Lemay, qui devait s'embarquer pour Athabaska. La supérieure et ma sœur Guénette nous accompagnèrent jusqu'à Lourdes, à six lieues de Saint-Albert. Le Rév. Père Leduc et monsieur Chatelain, ancien employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson, eurent l'obligeance de nous y conduire dans leur voiture. Le froid était si intense que je me gelai le menton. Nous couchâmes à Lourdes. Le lendemain (2 mars) j'embrassai pour une dernière fois mes chères sœurs St-Roch et Guénette et nous nous séparâmes. Je ne vous dis rien, chère Mère, du dernier adieu, son seul souvenir me fait mal au cœur. Une pensée, cependant, me fortifie dans ces combats de la nature, c'est qu'un jour viendra où nous nous réunirons là-haut, et puis, alors nous ne nous séparerons jamais de Celui pour lequel nous combattons ! °

Je me mis en route par un froid de 35 degrés. Je m'abandonnai alors au bon vouloir Divin et je me trouvai dans une grande paix. Ce qui vous surprendra autant que moi, chère Mère, c'est que tout âgée que je suis, j'ai bien moins souffert du froid, etc., que ma jeune compagne. Après sept jours de marche, nous arrivâmes enfin chez nos chères sœurs du Lac Labiche. Il était environ huit heures du soir. J'avais été annoncée pour le 15 ou le 20 du même mois, je n'étais donc guère attendue ce soir-là ; aussi la surprise de nos chères sœurs n'eut d'égale que la joie et la consolation qu'elles eurent à se précipiter dans mes bras. Elles y revinrent à plusieurs reprises pour s'assurer, disaient-elles, qu'elles n'étaient point sous le charme d'un songe ; de semblables scènes font vite oublier les fatigues du plus dur voyage ; aussi me ressentis-je peu de celles que je venais d'essayer, et qui auraient dû naturellement me mettre à bout de force. Oh ! qu'il fait bon, ma chère Mère, d'être témoin du bonheur de nos chères sœurs missionnaires lorsqu'il leur est donné de recevoir une visitatrice. Il faut voir de ses yeux ce qui se passe, dans ces moments de doux et religieux épanchements, pour comprendre les grandes consolations qu'une visite leur apporte !.. Nos chères sœurs ont beaucoup vieilli. Je crois que l'insalubrité de leur maison en est la principale

cause. Vraiment je ne comprends pas comment on puisse habiter une demeure si malsaine ; mon premier devoir a donc été de prendre toutes les mesures possibles pour que leur maison subit, durant la belle saison, les réparations les plus urgentes. Maintenant la bonne supérieure parviendra-t-elle au but si légitimement désiré ? Je l'espère, malgré toutes mes craintes à ce sujet. La main d'œuvre est si rare dans ce pays, et le prix du travail est si élevé, les moyens si minimes ; enfin, je compte sur la divine Providence, qui n'a jamais manqué aux filles de notre Mère Youville !...

Lorsqu'en 1871 je visitais pour une première fois cette mission, l'école et l'orphelinat étaient à leur début, les quelques enfants, internes et externes, avaient encore toutes les allures et manières sauvages. Aujourd'hui, je remarque avec étonnement et satisfaction que les enfants élevés et instruits par nos sœurs ne le cèdent guère, sous le rapport de la civilisation et de la bonne tenue, à nos enfants des pays civilisés ; on comprend, ce me semble, ce que ces esprits et ces cœurs incultes doivent coûter de dévouement et d'abnégation aux personnes qui se chargent de leur éducation et instruction. Aussi j'aime à penser à la belle couronne que nos chères sœurs exilées se tressent en élevant si bien ces enfants. Puisque j'en suis sur cette matière, j'anticipe sur les événements pour vous parler de l'examen scolaire des enfants qui fréquentent les classes de nos sœurs ainsi que de leurs orphelines, auquel j'assistai avec un grand intérêt. Je fus agréablement surprise d'entendre ces enfants répondre si bien aux diverses questions qui leur furent posées, dans les langues française et anglaise, sur la grammaire, l'arithmétique et l'histoire sainte. La lecture française et anglaise manuscrite attira l'attention de tous. J'étais si satisfaite de ce que je voyais, de ce que j'entendais, que j'aurais désiré que les bienfaiteurs de nos missions du Nord vissent, par eux-mêmes, le bien auquel ils contribuent par leur libéralité ! A la fin de l'examen, le Rev. Père Grouard, Sup. de cette mission, exprima publiquement sa satisfaction. Monsieur Traill, juge de paix et Bourgeois de ce poste, prit aussi la parole pour prodiguer des louanges à l'établissement. Ce bon monsieur professa hautement son estime

pour nos chères sœurs, depuis surtout qu'elles se sont dévouées à soigner toute sa famille atteinte en même temps des fièvres scarlatines. Sa dame les aime singulièrement et croit qu'elle leur est redevable de la vie. Leur fils aîné, charmant enfant âgé de 10 ans, fréquente les classes de nos sœurs. Il remporta plusieurs prix justement mérités : ce qui causa un sensible plaisir à monsieur et à madame Traill. Ce bon monsieur donna \$9.00 pour récompenser ces enfants, et Mr Prudens \$5.00.

Comme je sais, chère Mère, que tout ce qui se rattache aux missions que je visite vous intéresse vivement, je n'omettrai rien de ce que je croirai devoir vous faire plaisir. L'industrielle activité de nos pauvres sœurs a apporté une grande amélioration dans l'ensemble de leur établissement. Le poêle de leur communauté, qui chauffe en même temps leur dortoir, est si artistement entouré de fer blanc, que je crus que le travail était celui d'un homme du métier. Je fus agréablement surprise d'apprendre que nos chères sœurs seules avaient fait cet ouvrage. Je remarquai plusieurs petites armoires, drôles par leurs formes, mais qui servent avantageusement à nos sœurs pour mettre en sûreté et avec ordre leur petit avoir. Ces meubles ont été en partie fabriqués par nos sœurs, avec les caisses que nous leur envoyons de temps en temps. Ce petit aperçu vous montre, chère Mère, que rien ne se perd chez vos filles missionnaires. Je plaisantais un jour sur la scrupuleuse économie qui préside à tout ; à quoi une des sœurs répartit gaiement : "La pauvreté réelle est la meilleure économie." En visitant leur lavoir, misérable *bicoque* ouverte à tout vent, je ne pus retenir mon exclamation de triste surprise. Nos sœurs se mirent à rire et elles me dirent : Oh ! ma Mère, nous sommes comme des reines maintenant. Je ne proférai pas un mot pour ne pas trahir l'émotion de mon cœur. Comment se fait-il qu'au milieu de continuelles et si dures privations, nos sœurs soient si gaies, si résignées et si sincèrement attachées à leur œuvre de dévouement ! Plus que moi, chère Mère, vous connaissez le secret de leur vrai bonheur, qu'elles puisent auprès de Notre-Seigneur au sacrement de son amour, ainsi que dans toutes les instructions religieuses qui ne leur manquent pas ici-bas !

Dans le courant de chaque hiver, nos sœurs admettent, outre leurs pensionnaires et orphelines, un certain nombre de jeunes filles et vieilles sauvagesses éloignées de la mission, que nos sœurs préparent à recevoir le baptême, etc. La plus âgée des sept jeunes filles qu'elles ont eues pendant mon séjour ici avait 16 ans, la plus jeune 12 ans. Une d'elles a demandé à rester à la mission, ce qui lui fut accordé ; sa conduite est très édifiante. Si le local le permettait, que de bien on pourrait faire à ces pauvres jeunes filles, etc.

Ici comme à St-Albert, je visitai la belle propriété que le généreux M. A. Larocque a encore achetée pour nos sœurs de cette mission. Ce lot de terre, une fois défriché et cultivé, leur sera une grande ressource pour continuer et développer leurs œuvres de charité ; mais pour atteindre ce but si désirable, la divine Providence a besoin de leur venir en aide. Le séjour que j'ai déjà fait dans quelques-unes de nos maisons du Nord-Ouest m'a fait comprendre la pénible position dans laquelle se trouvent nos chères sœurs lorsqu'elles sont forcées de refuser, faute de moyens, d'admettre dans leur établissement de pauvres orphelines, de jeunes filles abandonnées, de vieilles femmes délaissées. Leurs sacrifices, leurs privations continuelles ne sont rien, comparés à cette peine que je partage avec elles en priant Notre-Seigneur d'inspirer aux âmes généreuses et riches de leur venir en aide.....

Notre départ du Lac Labiche était fixé au 24 mai ; mais en ce pays plus qu'en tout autre : "L'homme propose et Dieu dispose." Le printemps a été si tardif, que le lac n'est pas encore navigable. Aujourd'hui, (27 mai) la glace brisée s'y promène au gré des vents ; nous ne partirons donc pas avant le 7 ou 8 juin ; les eaux des rivières et des lacs sont excessivement montées. On nous dit que nous aurons, par conséquent, moins de difficultés à sauter les rapides qui sont nombreux d'ici à Athabaska.

Ces pages sont probablement les dernières que je vous adresserai d'ici. Je ne manquerai pas de vous écrire dès mon arrivée à notre mission d'Athabaska.

Adieu, chère Mère, soyez, je vous en supplie, sans inquiétude à mon sujet ; ma santé est bonne maintenant et, Dieu aidant, je me rendrai certainement au McKenzie, et puis

j'espère vous revoir encore ici-bas. En attendant ce plaisir, veuillez croire, chère Mère, à mon respect comme à ma plus sincère affection pour vous et pour toutes nos chères sœurs. Personne n'est oublié dans mes faibles prières.

Votre toute dévouée fille,

SŒUR CHARLEBOIS, Assistante.

---

## ITINÉRAIRE DE LA RÉVDE SR. CHARLEBOIS,

ASSISTANTE DE L'HÔPITAL-GÉNÉRAL DE MONTRÉAL,

### DU LAC LABICHE A ATHABASKA.

---

COUVENT DES SAINTS ANGÉS, ATHABASKA, 15 juillet 1880.

*Ma Très-Honorée Mère,*

Connaissant l'affection toute naturelle que vous portez à vos chères filles, je ne doute pas que votre pensée ne se tourne souvent vers elles, surtout vers celles que l'obéissance conduit en ce moment *si loin, si loin* de vous, Bonne Mère, et de notre Communauté. Vous avez sans doute appris, avant aujourd'hui, notre arrivée à Athabaska le 30 juin, vers les sept heures du soir. Ma sœur assistante désirant nous consacrer entièrement les trop courts instants qu'elle doit passer dans cette mission, se voit privée du plaisir de faire elle-même le récit de notre voyage depuis le Lac Labiche jusqu'ici ; elle me charge de la remplacer. J'accomplis avec bonheur cet acte d'obéissance, tout en regrettant qu'une plus habile plume n'ait été choisie ; mais je m'adresse à une Mère qui accueillera, j'en suis persuadée, avec son indulgence accoutumée, cette petite narration.

Ce fut le 7 juin, après avoir reçu la bénédiction du Saint Sacrement, donnée par le Père Grouard, supérieur de la mission, que nous nous arrachions aux fraternels embrassements de nos chères sœurs. Le long séjour que nous avons fait



parmi elles, ma sœur Massé et moi, nous ayant donné l'avantage d'apprécier leurs bonnes qualités, principalement leur tendre charité, rendit cette séparation encore plus déchirante. Oh ! vous le savez, bonne mère, quelles cruelles émotions ces adieux font éprouver au cœur de la pauvre missionnaire du Nord, puisqu'ils sont pour ainsi dire sans retour. Il est plus facile de le supporter que de le décrire. D'ailleurs, je sens que pour m'acquitter le plus habilement possible de la tâche qui m'est imposée, il vaut mieux détourner les yeux de cette scène qui devra se renouveler bientôt pour moi ; je n'aime pas à assombrir ainsi l'avenir. Je vais plutôt m'occuper de ce qui fait le sujet de cette circulaire. Nous nous embarquions donc vers les cinq heures du soir à bord d'une barge de la mission (espèce de chaloupe longue de 32 pieds sur  $9\frac{1}{2}$  pds de large). Toute la population était sur le rivage. Après avoir pris place sur la barge, le guide ordonna à seize rameurs de se mettre à l'œuvre, et comme le temps était très calme, nous nous vîmes en peu de temps séparées de nos chères sœurs par une certaine distance. Ma sœur assistante ne voulut plus regarder en arrière, car elle avait le cœur trop *malade*. Nous campâmes ce soir-là à la Pointe à la Butte, vers  $7\frac{1}{2}$  heures ; le lieu n'était pas favorable pour un campement, mais nous dûmes nous résigner. Les émotions, les *maringouins*, et le tintamare que firent nos gens une partie de la nuit, ne nous permirent pas de sommeiller beaucoup ; aussi le lendemain au premier signal du lever qui eut lieu à  $3\frac{1}{2}$  heures, nous étions sur pieds. Après avoir pris une tasse de thé et fait les préparatifs voulus, nous partîmes vers  $4\frac{1}{2}$  heures. Vers dix heures, nous arrivâmes à la Grosse Roche, à l'entrée du premier rapide ; tous descendirent et se dispersèrent dans le bois pour se munir de perche. Le guide et le plus habile de ses hommes partirent avec la plus petite des deux barges qu'ils brisèrent sur les roches, ce qui fut cause qu'ils ne revinrent que vers 1 heure. Pendant qu'ils raccommodaient leurs barges, nous primes le devant par terre, préférant faire le trajet à pieds que de sauter ce rapide. Le lendemain (9 juin), nous fûmes arrêtées par la pluie une partie de la journée ; nous marchâmes une heure environ, puis nous fîmes halte. A peine

étions-nous arrêtées, que trois de nos gens montèrent dans un arbre avec leurs haches et commencèrent à couper les branches à quelques pieds de la cime. Ne pouvant deviner leur intention, ma sœur assistante demanda au guide pourquoi ils s'exposaient ainsi ; celui-ci lui répondit qu'ils étaient à nous préparer à chacune un *mai*. (Usagé qu'ils suivent avec les évêques, les pères, etc.) Ils clouèrent sur chacun de ces arbres une petite planchette où étaient inscrits nos noms. le quantième du mois, et l'année. A notre départ, qui eut lieu vers 6 heures, ils tirèrent trois coups de fusils accompagnés de *hourras* en notre honneur. Ma sœur assistante les régala d'un peu de *peppermint* sucrée qu'ils prirent avec plaisir.

10 juin. Comme nous n'avions qu'une petite distance à parcourir dans la petite rivière Labiche, nous espérions entrer bientôt dans la rivière Athabaska ; mais ici comme partout ailleurs, l'homme propose et Dieu dispose : notre barge se trouva tout à coup *bloquée*. A peine nos gens, après bien des efforts, étaient-ils parvenus à lui donner une autre direction, qu'elle toucha de nouveau les roches, se brisa et laissa entrer l'eau en abondance par l'ouverture. Il était 9 heures du soir quand nous sortîmes de ce mauvais pas

11 juin. Toute cette journée fut employée à réparer cette barge. Nous ne dûmes marcher que vers 4 heures de l'après-midi. Après quelques instants nous laissons la petite rivière Labiche. Nous eûmes ce soir-là une grande inquiétude au sujet de ma sœur assistante qui, au moment de prendre son repos, sentit une vive douleur vers la cheville du pied ; nous craignîmes que ce ne fut un commencement de rhumatisme inflammatoire. Grâce à la prévoyance de notre bonne sœur Devins, qui lui avait donné à son départ un remède dont elle se servit alors, elle se trouva un peu mieux, et le lendemain (12) elle put se rendre au lieu du départ. Nous primes ce jour-là notre déjeuner sur la barge, pendant que celle-ci descendait le courant sans le secours des rames. Vers 4 heures de l'après-midi nous nous arrêtâmes pour camper, car le temps s'était assombri et nous étions menacés de la pluie ; il plut en effet toute la nuit.

13 juin, dimanche. Le temps s'étant mis au beau, nous

nous préparâmes à partir vers 10 heures ; après avoir dit le chapelet avec nos gens et chanté l'*Ave Maris Stella*, nous ne marchâmes que deux heures. Le soir nous étions dans notre tente de très bonne heure ; vous n'eussiez pu retenir vos larmes, ma Mère, en voyant ma Sœur-Assistante, la figure et les pieds enflés, ainsi blottie sous la tente. Pour nous, cette vue affligeait nos cœurs.

14 juin. Nous fumes éveillées par le tonnerre ; il pleuvait, il grêlait et le vent soufflait avec une telle violence, que nous craignîmes de voir notre tente enlevée ; heureusement que cette tempête s'apaisa bientôt.

15 juin. Vers 3 heures de l'après-midi, nous passâmes à l'endroit où le corps du bon frère Alexis, qui a été assassiné par un iroquois en 1878, a été retrouvé. Il y a sur le bord de la grève une petite croix en bois qui indique cet endroit.

Nous campâmes ce soir-là à l'entrée du grand rapide, et, contre l'habitude, ce fut cette fois sur l'île, ce qui épargna beaucoup de fatigue à nos gens.

16 juin. Nous nous rendîmes à l'autre extrémité de l'île, qui a un mille de long environ. On s'empressa de monter notre tente ; car c'était le lieu de notre campement pour ce jour. Quant au site, ce fut le plus beau que nous rencontrâmes dans notre voyage. Dans l'après-midi, les barges furent traînées par terre. Voici la manière dont s'est fait ce transport : tous les hommes, excepté trois, étaient attelés deux à deux avec des colliers de cuir. Nous ne pûmes retenir nos larmes en les voyant, leur vue nous rappelant, qu'en 1867, nos chères sœurs de McKenzie durent en faire autant. Quel douloureux souvenir !

18 juin. Nous laissons l'île vers 11 heures du matin et nous sautons la partie du rapide qui nous restait à franchir. Comme nous touchions le rivage, un de nos hommes tomba d'épilepsie. Nous campâmes à la pluie ce soir-là. Un petit incident qui arriva dans la nuit et qui nous fit bien rire ensuite, vint faire diversion aux sombres pensées que faisaient naître les éléments. En effet, le tonnerre grondait assez fortement, et le vent soufflait avec tant de violence, qu'il enleva le prélat qui couvrait notre tente. Ce fut à cette occasion, que nous prîmes, après le danger passé, une petite récréation.

Ma sœur Massé, ayant aperçu une lueur, sortit aussitôt en costume de nuit pour appeler au secours ; il paraît que cet accoutrement ne lui allait pas à merveille, car les deux hommes qui étaient accourus à ses cris de détresse, restèrent tellement stupéfaits à sa vue, qu'ils ne pensaient plus au danger ; et ce ne fut que quand ils la virent se diriger vers le feu, qu'ils comprirent. Un d'eux disait le lendemain : " Cette pauvre sœur me faisait tant piqué (pitié) avec son bonnet, que je ne m'apercevais pas du danger qui les menaçait."

19 juin. Nous sautâmes ce jour-là plusieurs rapides, et nous arrivions à la grande cascade vers 3½ heures p. m. Il était 7½ heures du soir quand la dernière barge fut amenée. Nous campâmes là et nous reçûmes pour nous délasser la visite d'un certain nombre de *maringuoins*, tellement gros et cruels, que nous n'en avons pas encore rencontré de semblables.

20 juin.—Réveil à 3½ h., départ vers 4½ h. Nous sautâmes le *Rapide River* vers 6 heures. Le guide nous avoua qu'après le grand rapide ce fut le plus dangereux que nous eûmes à passer. Nous arrivâmes vers 8 heures du matin au Fort Murray, où nous devions rencontrer de grandes déceptions ; car nous fûmes obligées d'y attendre les barges qui n'arrivèrent que le 28. A cela vint s'ajouter la nouvelle du départ du Rév. Père Laity, Sup. de la mission d'Athabaska, que nous espérions rencontrer à ce fort, mais qui fut obligé de partir après huit jours d'attente, ayant épuisé ses provisions ; puis enfin le départ du guide et de ses gens que nous aurions aimé retenir au milieu de nous jusqu'à l'arrivée des barges, car il nous en coûtait de rester à peu près seules dans ce fort. Mais la crainte de voir leurs provisions s'épuiser et l'impossibilité où nous nous trouvions de nourrir 17 hommes nous fit résigner à leur départ. Nous eûmes pour habitation une maison que Mme McCaulay, dame du Bourgeois, nous offrit ; cette maison, située près de la leur, contenait un seul appartement avec une cheminée et trois châssis dont les vitres étaient remplacées par un coton, à l'exception d'un où il s'en trouvait trois. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, je crois avoir vu à Montréal des maisons plus artistement bâties que celle-ci ; tout de même nous étions bien aises d'y faire notre demeure.

28 juin.—Enfin il plut à Dieu de mettre un terme à notre longue attente en nous envoyant en ce jour les barges qui devaient nous conduire directement à Athabaska. Inutile de vous dire, Très Honorée Mère, que les préparatifs furent bientôt faits. Aussi, vers 3 h. de l'après-midi, nous étions déjà sur ces barges que conduisaient vingt hommes.

29 juin.—A 2½ h. du matin nous fîmes notre oraison qui fut, je crois, bien fervente, au moins tout contribuait à la rendre telle : le calme, la solitude, le doux murmure des eaux et le chant des oiseaux ; puis, ajoutez à cela les sentiments de reconnaissance qui nous animaient envers la divine Providence qui venait de réaliser notre désir ; enfin la pensée de nous jeter bientôt dans les bras de nos chères sœurs de la mission qui nous attendaient depuis si longtemps. Tous ces motifs étaient en effet assez puissants pour nous faire prier avec ferveur. Oh ! qu'un moment de bonheur fait oublier bien des peines ! Il me semble voir ici la manière dont Dieu agit, en particulier, pour la pauvre missionnaire du nord. Il n'est pas pour elle de sacrifice, quelque grand qu'il soit, qui ne soit suivi d'une consolation encore plus grande qui lui ôte, non-seulement l'amertume de ce sacrifice, mais qui lui fait pour ainsi dire oublier le sacrifice même. Amour donc et confiance envers cette divine Providence, puis continuons notre récit. Nos gens s'éveillèrent à 6 h. et prirent aussitôt les rames. La chaleur fut accablante toute la journée.

30 juin.—C'est bien en ce jour que nous devons répéter avec reconnaissance le *Deo Gratias*, puisque ayant pris vers 1½ h. le Lac Athabaska, nous pouvions, après quelques instants, découvrir la mission ; le cœur battait bien fort alors, surtout le mien, ma Mère. Qu'il en soit béni ! Je lui renouvelle avec joie ce double sacrifice que je lui ai fait de ma *pauvre personne*, pour la consacrer toute entière à son service et à sa gloire. Ce ne fut que vers 7 h. que nous arrivâmes, et encore fallut-il faire un trajet d'un mille et demi à pied, ce qui nous aurait été épargné si le rivage, vis-à-vis la maison de nos sœurs, n'eût été encombré par une grande quantité de bois de grève que le courant avait apporté. Le Rév. Père Laity, qui était venu à notre rencontre, nous ap-

planit les difficultés de la route en voulant bien se faire notre guide. Je m'arrête ici un instant, car l'émotion causée par la vue de nos chères sœurs St-Michel des Saints, Brochu et Fournier, qui viennent se précipiter dans nos bras, me rend incapable d'exprimer ce qui se passa alors en chacune de nous. Tout ce que je puis dire, c'est que nous fîmes le reste du trajet en savourant notre bonheur, qui nous fit bientôt oublier notre fatigue. Nous entrâmes dans l'église pour y adorer Notre-Seigneur et le remercier de la protection visible qu'il nous avait accordée pendant ce voyage, et le prier de nous bénir à notre arrivée sur la terre d'exil. Les enfants, au nombre de 21, dont 7 garçons et 14 filles, ainsi que nos deux bonnes filles et quelques personnes des environs nous attendaient au sortir de l'église. Toutes les figures paraissaient rayonnantes de joie. Un bon souper qui consistait en viande sèche et une galette, nous fut servi ; et il était très tard lorsque nous pûmes nous livrer au repos.

Dans une autre circulaire, je vous parlerai des premiers jours qui ont suivi notre arrivée ici.

En attendant, veuillez, ma Très Honorée Mère, croire aux sentiments toujours aussi affectueux que respectueux que conserve sans cesse pour vous,

Votre soumise fille,

SOEUR LEMAY.

Nous croyons que les Associés de la Propagation de la Foi liront avec un grand intérêt, les quelques lettres qui vont suivre. Elles sont adressées à Monsieur J. O. Routhier, Vicaire-Général du Diocèse d'Ottawa, par Monsieur Jean-Baptiste Proulx, Prêtre du Séminaire de Ste-Thérèse, qui a eu l'honneur d'accompagner Sa Grandeur, Monseigneur l'Évêque d'Ottawa, dans sa visite pastorale aux missions lointaines de Mattawan, de Témiscamingue et d'Abbitibi, dans le cours de l'été dernier.

---

## MGR DUHAMEL A MATTAWAN.

---

31 juillet 1881.

MONSIEUR LE GRAND-VICAIRE,

A moment du départ, vous m'avez demandé de vous tenir au courant des principaux incidents de ce voyage que Mgr d'Ottawa vient d'entreprendre pour aller visiter ses missions lointaines de Mattawan, de Témiscamingue et d'Abbitibi. Je ne faisais pas réflexion alors qu'en voyage, dans le canot ou sur les grèves, il reste bien peu de loisir pour tenir la plume. Mais n'importe, je l'ai promis, je tiendrai ma promesse; seulement je vous avertis que j'écrirai *currente calamo*, et votre bonté si connue voudra bien tout excuser.

Comme vous le savez, Mgr Duhamel a quitté Ottawa lundi, 25 juillet, à 11 heures a.m., par le Canada Central, accompagné de mon individu que je n'ai pas besoin de vous introduire, et de M. J. Robert, ecclésiastique. Après avoir salué, en passant, M. Rouvier, curé de Renfrew, et M. Faure, curé de Pembroke, il s'arrêta pour la nuit à *McKey's Station*, où le Rév. P. Déléage, directeur de la mission de Mattawan, était venu le rencontrer. Sa Grandeur fut l'hôte des employés du Syndicat du Pacifique, qui rivalisèrent entre eux de respect et d'empressement. Comme mardi se trouvait être la fête de sainte Anne, Monseigneur tenait à dire la sainte messe. Un autel est improvisé dans le réfectoire de

M. Gosselin, et les divins mystères sont célébrés au milieu d'une assistance peu nombreuse, mais pieuse et recueillie. A 4 hrs p.m., les chars déposaient Sa Grandeur à *Kloc's Mills*, le terminus actuel du Canada Central, et vers 7 heures le petit steamboat, (capitaine Mulligan), qui portait l'évêque et sa suite, était en vue de Mattawan. Malgré les incertitudes et les menaces d'un ciel pluvieux, toute la population en habits de fête attendait sur le rivage; une fanfare jetait dans les airs ses joyeux accords, et la mousquetterie faisait redire aux échos des montagnes l'allégresse générale. La foule tombe à genoux pour recevoir la bénédiction de Sa Grandeur, puis se relève pour l'accompagner à la chapelle du couvent où il y eut sermon en français et en anglais. Monseigneur parla, en termes éloquentes, sur l'obligation qu'il y a d'aimer Dieu de tout son cœur, puis, s'inspirant de la fête du jour, il exhorta ses auditeurs à toujours accroître en eux leur dévotion envers la bonne sainte Anne. Il leur annonça que le lendemain il partait pour la mission du lac Talon, et que, par conséquent, la visite épiscopale à Mattawan n'aurait lieu qu'à son retour, samedi et dimanche. La cérémonie se termina par la bénédiction du Saint Sacrement.

Mattawan est situé au confluent de la rivière de ce nom et de l'Ottawa. Il y a vingt ans ce n'était qu'un rocher recouvert d'une épaisse forêt; les voyageurs et les hommes de chantier étaient les seuls habitants qui, pendant une saison de l'année, fréquentaient ces rivages. Aujourd'hui Mattawan est un joli village, renfermant environ soixante-dix familles; les maisons en sont propres et coquettes. On y voit une résidence des RR. Pères Oblats, un couvent, un hôpital, une église catholique, une église protestante, et une prison dont la construction a coûté plus de trois mille piastres. Le gouvernement d'Ontario a fait bâtir sur la rivière Mattawan, pour les piétons et les voitures, un beau pont d'environ six cents pieds de longueur. Deux missionnaires y résident habituellement; pour le moment ce sont les RR. PP. Déléage et Eméry. Leur zèle s'exerce sur une étendue de pays de plus de soixante-dix milles, ils ne peuvent suffire à l'ouvrage; ils auraient besoin d'assistance, il est à espérer qu'on pourra la leur procurer avant longtemps. Au couvent cinq reli-



gieuses de la communauté des sœurs de charité d'Ottawa dispensent l'éducation à une centaine d'enfants, filles et garçons ; leur hôpital, cette année, a donné des soins à cent cinquante patients. L'église catholique est située sur le sommet d'une colline qui domine tout le village ; elle a dû être agrandie de moitié, elle a maintenant 80 pieds de long sur 30 de large. Toutes ces améliorations se sont faites par souscriptions volontaires, plusieurs paroissiens, paraît-il, se sont montrés d'une très grande générosité. Mais personne n'a plus fait pour l'avancement du Mattawan que M. Noah Timmins. Son activité et son esprit d'entreprise ont créé ce village au matériel ; son esprit de foi et sa charité lui ont assuré depuis longtemps les secours de la religion. Pendant sept ans sa maison et sa table ont été la maison et la table du missionnaire. Honneur à ce brave citoyen !

Mercredi, à 8 heures a.m., nous partions pour la mission du lac Talon, en long bateau, six rameurs, capitaine à l'avant, gouvernail à l'arrière ; les rames frappent l'eau en cadence. En avant, et vogue la galère. Le Rév. P. Déléage nous accompagne ou plutôt nous conduit ; il nous intéresse fort en nous donnant des explications et des détails curieux sur les lieux et les choses. Nous voyageons en *gentlemen*. M. Worthington, intendant général dans cette partie du pays pour le syndicat du Pacifique, par une faveur spéciale, a eu l'obligance de mettre ses bateaux et ses hommes à la disposition de Monseigneur. La mission se trouve à 24 milles en remontant la rivière Mattawan, c'est l'affaire d'une journée pour s'y rendre. Il serait trop long de vous énumérer, pour aujourd'hui, tous les incidents qui sont venus diversifier ce voyage, tous les points de vue pittoresques qui se sont offerts à nos regards étonnés. Qu'il me suffise de vous dire que nous avons remonté dix rapides, que nous avons fait six portages, que nous avons admiré, dans leur solennelle grandeur, deux chutes aux eaux bouillonnantes. Nous avons traversé dans sa longueur le lac Champlain ; on lit que le fondateur de Québec et le père de la Nouvelle-France a hiverné dans ces parages ; ce serait sans doute lors de sa troisième expédition contre les Iroquois dans l'hiver de 1615 à 1616. Nous avons passé à l'extrémité du lac Talon ; ce nom vient-il des anciens

missionnaires qui l'auraient donné à un lac de l'ouest en souvenir de ce grand intendant qui fit tant progresser la colonie sous le gouvernement de M. de Courcelles? C'est là peut-être un fait d'histoire bien connu, je l'ignore. Je me propose de l'éclaircir lorsque je serai retourné à ma bibliothèque. Nous ne pouvions nous défendre des souvenirs du passé qui semblaient, à chaque instant, se réveiller sous nos pas. La Mattawan était le chemin des missionnaires jésuites se rendant au pays des Hurons; les Pères Brebeuf, Lalemant, Jogues et Daniel ont donc frappé ces ondes de leurs avirons, ils ont campé sur ces rivages, leurs pieds ont foulé ces sentiers! C'était aussi le chemin aux *pays d'en haut*; que de fois, le soir, ces rives ont vu les feux des coureurs de bois, ces forêts et ces montagnés ont répété leurs chants! Et mon esprit se berçait en de douces rêveries.

Pan! pan! pan! Un coup de fusil, deux coups de fusil, trois coups de fusil. Nous voici rendus au fond de lac Cabaska. Une trentaine d'hommes attendent Sa Grandeur sur le rivage, et le reconduisent jusqu'au chantier de M. Smith, le boss d'une section du chemin de fer du Pacifique. Pendant près de deux jours que Monseigneur fut leur hôte, Monsieur et Madame Smith se sont montrés d'une politesse, d'une prévenance digne de tout éloge. Cette mission renferme plus de quatre vingts familles, presque toutes canadiennes, établies là depuis environ deux ans. La terre est très fertile, on y voit toutes sortes de bois francs, la moisson présente la plus belle apparence. Le fond de terre est une terre jaune recouvrant une couche de glaise; le climat, dit-on, est très favorable à la culture. Il faut remarquer que Mattawan est situé sur la même latitude que Trois-Rivières, et, comme il se trouve plus à l'ouest, je serais porté à croire que la belle saison y commence aussi tôt et y finit aussi tard qu'à Montréal; toujours est-il que ces jours-ci nous avons une chaleur tropicale. Le Syndicat du Pacifique, qui a acheté le Canada Central, continue cette ligne de chemin de fer jusqu'à Challenders, au nord du lac Nipissing, et les chars se trouvent à passer à travers la mission du lac Talon. Le pays, sans être plat, n'est pourtant pas montagneux, c'est une contrée dans le genre des Cantons de l'Est, ou bien, je

suppose, dans le genre des terres situées sur les bords de la *Rouge* à *M. Labelle*. Enfin c'est un pays tout à fait propre à la colonisation ; et il serait à souhaiter que les Canadiens, au lieu d'émigrer aux Etats-Unis, s'emparassent, tandis qu'il en est encore temps, de ces belles terres, et assurassent ainsi le Haut de l'Ottawa à l'influence française et catholique.

Le jeudi, 28 juillet, fut un jour de fête pour tout le canton à deux lieues à la ronde. Tous avaient revêtu l'habit d' dimanche, aucun catholique ne se serait permis de travailler sur la ligne du chemin de fer, les colons arrivaient de huit milles du fond des bois. Ils ont bâti cet été même une jolie chapelle, de 50 pieds sur 30, couverte en bardeaux ; la petite église se remplit littéralement. Il y eut messes à différentes heures, confirmation, confessions, instructions l'avant-midi, instructions l'après-midi. J'ai prêché, il va sans dire ; Monseigneur pour sa part a fait quatre ou cinq sermons en français et en anglais. Ces pauvres gens, qui n'ont pas souvent l'avantage d'assister aux offices de l'église, se montraient si avides de la parole de Dieu qu'il n'y avait pas moyen de les rassasier. Avant de se séparer d'eux Monseigneur les félicita sur leur empressement à élever une maison pour le culte divin, il espérait qu'avant longtemps ils seraient en état de faire vivre un curé résident. "Défrichez vos terres, ajoutez-il, que ce soit là le but de tous vos travaux, vous gagnerez plus qu'à travailler au service des étrangers. Reculez la forêt, et bientôt vous vivrez à l'aise, libres, heureux sur vos propriétés. Soyez en garde contre le blasphème, ce péché malheureux qui attire les malédictions de Dieu sur les établissements naissants ; fuyez l'ivrognerie et le luxe qui ont ruiné tant de familles et les ont réduites à la pauvreté." Monseigneur baptisa la nouvelle mission du nom de Sainte Philomène.

Vendredi, Monseigneur dit la messe à 5½ hrs a.m., et donna la bénédiction papale, la chapelle était encore remplie. Puis nous prîmes le bateau pour le retour, nous descendions le courant, le voyage fut bien moins pénible que l'avant-veille. Nous ne fîmes que trois portages, nous sautâmes les autres rapides. C'était toute beauté de voir notre bateau emporté avec la rapidité de la flèche, bondissant comme un taureau

à l'épouvante au milieu des flots écumants ; de voir les vagues s'élançant en courroux et venir se briser sur les flancs de notre esquif ; de passer sur le bord de l'abîme, d'effleurer un récif, de contourner un écueil. Le cœur bat, la bouche se tait, la respiration est suspendue, un saisissement s'empare de tout votre être : c'est sublime. A 7 heures p.m. nous étions à Mattawan. Monseigneur fit son entrée solennelle, les chemins étaient balisés de jeunes pins aux têtes arrondies, tous les fusils du pays étaient dehors, jamais de ma vie je n'ai entendu résonner sur le timpan de mes oreilles une semblable mousquetade.

Hier et aujourd'hui, 30 et 31 juillet, nous avons donné les exercices d'une véritable mission : deux sermons dans l'avant-midi, deux sermons dans l'après-midi, confessions, préparation des enfants à la confirmation, visite au cimetière, etc. Monseigneur, dans ses instructions, a insisté surtout sur les marques qui distinguent la véritable église de Jésus-Christ, sur la mission que l'Eglise a reçue d'enseigner, sur l'importance qu'il y a d'avoir de bonnes écoles catholiques. Ce matin toute la paroisse en masse, hommes, femmes et enfants, est venue chercher Monseigneur à la maison des Pères ; la procession, croix en tête, au bruit de la fanfare, a défilé par les principales rues du village, a traversé le pont de la Mattawan, et a serpenté sur le flanc de la colline pour se rendre à l'église, la nef s'est trouvée trop étroite pour contenir la foule, près d'une centaine d'hommes ont dû rester à l'extérieur ; l'église était ornée de tentures de diverses couleurs et de couronnes de verdure ; la messe du second ton fut chantée par un chœur bien exercé, il y eut cérémonies de la confirmation, messe pontificale, bénédiction papale ; jamais Mattawan n'avait vu tant de splendeur.

Le Rév. P. Pyan, supérieur de ces missions, est arrivé du lac Témiscamingue ; demain nous remontons avec lui dans son canot d'écorce. Je me recommande à vos bonnes prières afin que je n'aie pas au fond de quelque rivière servir de pâture aux poissons. Monseigneur était parti très inquiet au sujet de la santé de M. l'abbé Duhamel ; les nouvelles qu'il a reçues à son retour du lac Talon l'ont grandement soulagé. J'espère que vous êtes remis des fatigues de votre jubilé ;

pour moi, le grand air, la solitude des forêts, le grandiose de ces paysages et l'obligeance de Monseigneur d'Ottawa vont me procurer de toutes les vacances qu'un professeur puisse souhaiter, la plus belle, la plus agréable et la plus utile.

Croyez que je demeure toujours avec la plus haute considération,

Votre très dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. PROULX, Ptre.

---

MGR. D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

TÉMISCAMINGUE, 2 août 1881.

*Monsieur le Grand Vicaire,*

Voyez-vous là-bas, sur ces eaux, ces deux pointes qui s'avancent en face l'une de l'autre et ferment le lac presque entièrement ; sur l'une s'élève un fort de la compagnie de la baie d'Hudson, sur l'autre une chapelle et une couple de maisons : c'est la mission de Témiscamingue. Au soleil couchant, notre canot, voile déployée, bannières au vent, glisse sur la crête des vagues et fait son entrée solennelle dans le port. Les canotiers chantent : *En roulant ma boule, en roulant* ; deux volées de coups de fusils saluent Sa Grandeur, tous les sauvages, hommes et femmes, sont à genoux sur le rivage. Les Rév. PP. Laverlochère et Mourier, les Pères Blais, Cahill et Labigarré sont là, au débarcadère, pour recevoir Monseigneur, et tous ensemble nous nous rendons à la maison des Pères, où nous attend la plus douce, la plus franche et la plus joyeuse hospitalité. Mais n'empiétons pas, chaque chose en son temps, la visite pastorale n'aura lieu à Témiscamingue qu'au retour d'Abbitibi ; donc, au retour les détails sur cette mission.

Vraiment, nous avons un temps fait exprès : beau soleil, grand air, bon vent, pas trop de maringouins, force bonne humeur, pas de brûlots, brise délicieuse, etc. ; un orage hier, à l'improviste, sans nous avertir, nous est bien tombé sur le dos, mais c'était pour rafraîchir la température. Nous ne souhaitons qu'une chose, c'est que le voyage continue comme il a commencé.

Monseigneur a quitté Mattawan hier vers 8 h. a.m. Pour faire honneur à Sa Grandeur, le capitaine Mulligan mit son vapeur à notre disposition pour remonter la caravane jusqu'au pied d'un rapide, à deux milles environ. audessus du village, les principaux citoyens de l'endroit, ainsi que les Pères de la mission, avaient pris place à bord. Le vapeur ne monte pas plus haut ; à la tête du rapide, nous nous installâmes dans notre nouvelle embarcation, un grand canot d'écorce, mesurant 30 pieds de long sur 5½ de large, pimpant, frais peinturé, conduit par huit gaillards d'Algonquins à l'œil vif et au bras nerveux, portant sur la pince le drapeau blanc avec le monogramme de Marie. On y avait préparé des sièges hauts et larges, aussi confortablement qu'on aurait pu le faire dans un salon ; nous étions assis trois de front et il y avait de la place pour un quatrième. Outre les huit rameurs, nous étions sept passagers, sans compter un quart de sucre et tout le bagage, ce qui faisait un poids de pas moins de 3,000 livres. Quand on pense qu'une pareille charge n'est séparée de l'abîme que par quelques planchettes, quelques écorces et un peu de gomme ; quand on songe que le moindre obstacle caché suffirait pour ouvrir une voie d'eau dans les flancs de ce frêle esquif, il y aurait de quoi faire frissonner, si l'on ne savait que ces canots peuvent porter jusqu'à 6,000 livres et si l'on ne connaissait l'habileté et l'expérience des sauvages sur les lacs, les rivières et les rapides. Voyez comment ils plongent et retirent leurs avirons lestement, comme les coups sont vigoureux, comme ils frappent les eaux en cadence ! L'homme de l'avant, le regard fixe comme un lynx, semble sonder les profondeurs de la rivière ; celui de l'arrière, debout à son poste, en deux coups d'aviron, au besoin, fait tourner le canot bout pour bout.

Les rapides sont nombreux ; nous faisons portage, c'est-à-dire que nous transportons nos individus à l'autre bout des rapides, par terre, à pied, par un sentier généralement battu, de ce temps-ci bordé de framboises, de bluets, de fruits de toutes sortes. Ces portages ont cinq arpents, dix arpents, le plus long a un mille et demi. Ces marches, aux différentes heures de la journée, au lieu d'être un inconvénient, ne servent qu'à délasser nos jambes fatiguées. Pendant ce temps-là les

hommes montent le canot à la cordelle. Ils s'attellent les uns à la suite des autres à une longue corde et ils courent sur les grèves, sautent de cailloux en cailloux, grimpent par dessus les arbres renversés et passent à travers les broussailles pendant que deux de leurs compagnons restés dans l'embarcation, avec leurs avirons ou de longues perches, la tiennent droite au milieu du courant et l'empêchent de se heurter contre les écueils. Dix fois par jour ces pauvres gens sont obligés de se jeter à l'eau, quelquefois jusqu'à la ceinture, mais ils n'en font aucun cas; pourvu que le soir ils aient un bon feu pour faire sécher leurs habits et une bonne tasse de thé pour se fortifier, c'est tout ce qu'ils demandent.

Le temps passé le plus agréablement du monde. Nous avons deux compagnons de voyage tout à fait charmants, le Rév. P. Pyan, supérieur de ces missions d'en haut, missionnaire chez les Sauvages depuis vingt ans, et M. Rankin, bourgeois de la compagnie de la baie d'Hudson à Témiscamingue, qui a parcouru ces parages en tous sens, depuis les bords du lac Supérieur jusqu'aux glaces du Labrador. Chacun raconte son histoire, "qui a beaucoup vu a beaucoup à dire aussi," l'une donne naissance à l'autre, c'est un vrai feu roulant, il y en a de toutes les couleurs, des sérieuses et des badines. Monseigneur, pour sa part, en a plein son sac, il est inépuisable.—A propos d'histoire, savez-vous la réponse ingénieuse que donnait samedi dernier un enfant de la confirmation, à Mattawan. Monseigneur lui demandait : "Qu'est-ce qu'un évêque?"—"Un évêque, répond l'enfant, c'est un homme qui compte." Pas si bête, le petit ! pour le récompenser, le P. Pyan a exigé qu'on lui donnât une image.

Monseigneur a entrepris, je crois, de baptiser tous les lieux que nous rencontrons. Si j'ai le malheur de demander : quel est ce lac ? de suite il répond : c'est le lac à la coqueluche.—Quelle est cette rivière ? c'est là rivière étrange.—Quelle est cette île ? c'est l'île aux écureuils.—Quel est cet autre lac ? c'est le lac surprenant.—Quel est ce rapide ? c'est le rapide excentrique—J'en prends et puis j'en laisse ; parfois, en secret, j'en appelle au témoignage de nos rameurs. Vous

savez que j'ai emporté toute une bibliothèque ; jusqu'ici j'ai lu *Les plaidoyers de MM. Hamel et Lacoste*, ainsi que *Les sociétés secrètes*, par Claudio-Jannet. Du reste, pour ne pas nous ennuyer, nous n'aurions qu'à nous coucher nonchalamment sur nos sièges et à considérer le panorama qui se déroule sous nos yeux, cette rivière dont l'aspect et les beautés varient à chaque pas, ces baies sombres et profondes, ces montagnes tantôt à la pente douce, tantôt coupées à pic, dont les flancs sont couverts d'arbres aux espèces les plus différentes et aux couleurs les plus variées ; oh ! qu'elle est belle et grande la nature, quand on la considère dans son état primitif et sauvage, à peu près telle qu'elle est sortie des mains de son créateur.

L'heure du repas arrive souvent dans ces contrées, aujourd'hui elle est revenue cinq fois ; " oh ! oh ! oh ! à terre ! " murmure le sauvage de l'avant. Chacun saute sur la grève, l'un allume le feu, l'autre court chercher du bois, l'autre fait rôtir ou brûler les grillades, l'autre prépare le thé, un thé fort comme de la lessive, un thé rouge noir, vous diriez un rhum de la Jamaïque. Il se boit sans lait et sans sucre, il n'en est que meilleur. Y a-t-il rien de si bon que de savourer un gros morceau de lard, assis sur une roche, avec une assiette sur les genoux. Nos estomacs sont *inrassiables*. Allez demander à M. Latour, de Hull, qui fait chantier sur la Chippewa, ce qu'il en coûte de pain, de beurre et de sirop pour rencontrer des appétits comme le nôtre.

Le lac Témiscamingue se décharge dans l'Ottawa par une succession de rapides qui portent le nom générique de Long Sault ; il peut avoir sept milles de long. Ici l'aspect change complètement, les payages sont moins grandioses, mais ils sont plus coquets, les rives sont basses, les montagnes s'éloignent quelque peu pour former le fond du tableau ; à leur pied s'étend une plaine où croissent çà et là des pins isolés, on y voit des prairies avec leur tapis de gazon, les grèves sont de sable, les baies sont verdoyantes, des arbres de moyenne taille descendent leurs branches jusqu'à la surface des eaux. L'œil se repose avec délices sur cette agréable variété.

Vers 5 hrs., en prenant le Long Sault, le canot donna sur



une pierre et se fit une large déchirure, on aurait pu y passer un chapeau. Quel contretemps ! Un blanc se serait découragé, du moins il aurait sacré, tempêté, blasphémé. L'enfant des bois est plus calme que cela, il est plus raisonnable. Vite de jeter le bagage sur les pierres, de tirer le canot à sec et d'examiner la blessure ; puis les voilà à rire, à rire et à rire encore. Ils avaient été sérieux toute la journée, cet accident les mit en bonne humeur. Il est admirable de les voir travailler ensemble, pas une dispute, pas une remarque, pas un reproche, pas d'avis à temps et à contre temps, chacun obéit sans mot à l'homme de l'avant qui est considéré comme le chef de l'expédition. Sur ses ordres on court dans le bois pour lever une écorce de bouleau, un second allume le feu, un troisième apporte la poêle avec la gomme d'épinette. Tout le monde met la main à l'œuvre. Poser une pièce au canot, l'enduire de gomme, la recouvrir d'un morceau de toile, y déposer une seconde couche de gomme liquéfiée, ce fut l'affaire d'un instant. Une heure après le naufrage, le vaisseau était radoubé, et nous remonions le courant à force d'avirons.

Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit vers le milieu du Long Sault, au rapide des *Fourneaux*, sur une côte de gravier, à l'ombre de grands pins, trois tentes furent dressées. Après souper, vers 10 hrs., un sauvage cria : anamiawin, anamiawin ! la prière, la prière ! tous tombent à genoux autour du feu qui s'en allait mourant, et dont les flammèches en serpentant montaient se perdre dans l'obscurité des airs. Un d'entre eux entonne l'*Ave Maris Stella* en sauvage, les autres répètent et les échos de la nuit répendent ; puis la prière se fit aussi en Algonquin et elle se termina par le chant d'un cantique. Chacun se retire à son lit, nous sous nos tentes, les sauvages à la belle étoile ; la nuit est fraîche, il y a peu de maringouins, nous nous endormons au bruit monotone du Sault bouillonnant.

“ Lève, lève, ” il n'est que 4 hrs. ; à 7 hrs. nous sommes sur les bords du grand lac. Témiscamingue veut dire *eau profonde* ; en effet, paraît-il, il n'en cède pas pour la profondeur au lac Supérieur lui-même. Depuis sa décharge jusqu'ici, c'est-à-dire sur un espace de quarante-cinq milles,

on dirait plutôt une grande rivière, large d'un mille à deux milles; mais en remontant à la tête du lac, sa largeur devient plus considérable, elle est de huit milles environ. Les rangées de montagnes qui l'encaissent courent du sud-ouest au nord-est, et le lac coule du nord au sud, en sorte qu'il coupe la chaîne des Laurentides, non à angle droit, mais sur le triangle, ce qui donne une foule de points de vue magnifiques. Vous apercevez au loin devant vous sept à huit tronçons de montagnes aux croupes arrondies, couchés régulièrement les uns à côtés des autres, et séparés par des baies plus ou moins profondes. Sur le côté est, la nature a été fortement bouleversée, on y voit des rochers abrupts de plusieurs centaines de pieds de hauteur dans le genre de ceux que les touristes admirent dans le Saguenay. En remontant le lac, sur la droite vous rencontrez la rivière Chippewa, qui décharge les eaux et descend les billots du grand lac Chippewa, et sur la gauche la rivière de Montréal. D'où lui vient ce nom? est-ce de la haute montagne qui s'élève sur ses bords? ou bien cette rivière était-elle pour les voyageurs qui venaient de la baie d'Hudson le chemin pour descendre à Montréal? Pour moi *sub judice lis est*.

Cet après-midi le vent était bon, nos sauvages coupent un petit cèdre de dix-huit pieds et en font un mât qu'ils fixent au canot avec des cordes; ils y hissent une grande voile de quinze pieds sur sept; puis

Filez, Filez, O mon navire,  
Car le bonheur m'attend là-bas.

Les avirons sont tirés de l'eau et dorment sur les sièges; le canot se balance mollement sur la vague, c'est charmant.

Il est près de minuit, avec votre permission je vais aller prendre mon sommeil. Nous partons demain pour Abbitibi, le P. Pyan nous conduit, il est aujourd'hui le grand missionnaire des sauvages dans cette partie du pays. M. Rankin nous accompagne, j'en suis bien content, c'est un vrai gentilhomme, et un compagnon tout à fait plaisant dans le voyage. Le grand et beau canot qui nous a amenés de Mat-tawan est une faveur de son obligeante bonté; il nous faut le laisser ici pour en prendre un plus petit, afin de faire plus

facilement le portage de la hauteur des terres; ce second canot est encore fourni par M. Rankin—Nous avons souvent parlé de votre pèlerinage à la bonne Sainte-Anne, et tous ici souhaitaient qu'il ait été un succès—Bonsoir et au revoir.

Je demeure avec la plus grande considération, M. le Grand Vicaire, votre très dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. PROULX, Ptre.

---

MGR. D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

MISSION D'ABBITIBI, 7 août 1881.

*Monsieur le Grand Vicaire,*

Nous sommes arrivés à Abbitibi, hier samedi, à six heures du soir, nous avons quitté Témiscamingue mercredi. La distance entre ces deux missions est d'environ cent cinquante milles, à travers lacs et rivières; nous l'avons parcourue en trois jours et demi, ayant couché trois nuits sous la tente. Nous sommes ici les hôtes de la compagnie de la Baie d'Hudson, et le bourgeois du poste, M. Henderson, se montre plein de déférence pour Sa Grandeur.

Mercredi, à 2 h. p. m., deux steamers en écorce de bouleau nous attendent dans le port, je dis deux, car nous eûmes la bonne fortune d'avoir jusqu'au bout M. Rankin pour compagnon de voyage. Monseigneur, M. Rankin et moi, nous montons dans le *Stella*; le Révd P. Pyan et M. Robert prennent place à bord de l'autre embarcation qui n'est pas encore baptisée. Le beau grand canot qui nous a montés de Mattawan se nomme *Chief*; ces noms sont inscrits en lettres enluminées sur le haut de la pince reluisante de peinture et de verni. Voulez-vous faire connaissance avec notre équipage, je vais vous le présenter. D'abord, à tout seigneur tout honneur, à l'avant se trouve notre pilote O'Guishon, puis à l'arrière, notre gouvernail, W. Cromaty; nos rameurs sont Masinikijik, ce qui veut dire *Nuages au firmament*, Joachim et Jean Wabékijik; c'est-à-dire *Ciel sans nuages*, enfin un jeune métis, Pierrot Thivierge. Dans l'autre canot, sous la direction de Pien (Pierre) Pénassi et de W.

Pétras, rameur M. Harry, le fils de M. Rankin, qui fréquente les écoles de Toronto et qui vient à Abbitibi pour faire un tour de vacances, M. W. Clauston, commis du fort à Témiscamingue, J. Stanger, M. Thompson et J. Polson, tous trois métis écossais. Tous ces rameurs ont le bras vigoureux. A chaque coup d'aviron vous sentez sous vous le canot s'élan- cer et bondir ; du matin au soir les deux pilotes ont l'œil fixé à dix pas à l'avant, et debout à l'arrière, les deux gou- vernails, un grand aviron à la main, rameur avec une aisance et une dignité que vous ne pouvez vous lasser d'admirer.

Il fait chaud, le soleil darde ses rayons sur nos têtes, nous voguons à l'ombre de nos parapluies. M. Rankin fait faire à ses hommes un détour de quelques milles pour aller mou- trer à Monseigneur une mine d'argent et de plomb ; c'est là, paraît-il, une grande marque de déférence de la part du bourgeois ; " car, remarque le P. Pyan, c'est la première fois à ma connaissance que M. Rankin a dévié de la ligne droite." MM. Wright et Currier, d'Ottawa, ont acheté ces gisements miniers et y ont fait exécuter certains travaux d'excavation, mais la mine ne peut guère payer tant que le transport du minerai sera aussi difficile ; si jamais un che- min de fer se construit de Nipissing à Pemikan, à la tête du lac Témiscamingue, alors elle pourrait fort bien donner à ses entrepreneurs propriétaires des rendements considérables.

Nous cinglons toute l'après-midi vers le nord, le lac va toujours s'élargissant, la nappe d'eau finit par avoir huit à neuf milles d'une rive à l'autre ; au soleil couchant nous en- trons dans une baie sur les bords de laquelle se trouvent de grandes prairies naturelles. Les Frères Verret et Moffat y sont à faire leur foin, ils en couperont vingt-cinq tonnes qu'ils mettront en mulons, et au premier vent favorable, sur un grand chaland ils le transporteront à la mission à 20 milles plus bas. Nous entrâmes dans la baie en faisant retentir les échos d'alentour des anciennes chansons canadiennes ; da reste ce n'est pas la première fois, et ce ne sera pas la der- nière. Dans ces pays d'en haut, ces chants semblent être l'accompagnement indispensable du voyage ; tous les con- naissent, Français, Anglais, Sauvages. M. Rankin n'a pas chanté une seule chanson anglaise, mais il ne s'est pas passé

un jour sans qu'il n'ait répété *En roulant ma boule*; *Allouette*, *jolie Allouette*; *Par derrière chez ma tante*, etc. Nos Sauvages ont chanté *Un canadien errant* traduit en leur langue; mais le plus souvent ils entonnaient l'*Ave Maris Stella* ou de pieux cantiques.

A 9 h. nous arrivons chez M. Angus McBride, employé de la compagnie. Plusieurs familles de métis écossais sont là réunies; il y a prière du soir en commun, à la belle étoile; tous comprennent l'anglais, M. Robert commence son ministère en récitant le chapelet. On nous offre à coucher dans une maison; mais instruits par une dure expérience, nous préférons dormir sous la tente, sur le haut de la côte, rafraîchis par la bise du lac. Le lendemain, à 5 h., Monseigneur dit la messe dans une maison préparée à cet effet; deux jeunes sapins étendent leurs branches audessus de la table transformée en autel; des bouquets de fleurs sauvages répandent leur parfum; les femmes, comme aux jours de Moïse, ont apporté leurs bijoux et leurs bijoux pour orner le tabernacle du Seigneur et les colliers de perle pendent aux branches verdoyantes; les deux drapeaux flottent à la porte, et la maison s'emplit d'une foule pieuse, avide d'assister aux saints mystères et de contempler leur évêque, la plupart pour la première fois. Après la messe, Monseigneur leur donna, en anglais, des conseils pleins d'à-propos pour leur conduite chrétienne au milieu des devoirs et des obligations de la vie; puis nous continuâmes notre route. Une grande chaloupe montée par une trentaine de personnes nous reconduisit jusqu'au premier rapide, à un mille plus haut.

Nous venons de reprendre le cours de l'Ottawa et nous sommes arrivés au pied du *Rapide des Quinze*, c'est-à-dire des quinze portages. Quinze fois il nous faut débarquer, décharger sur la grève, porter à bras bagage et canot, puis rembarquer pour aller débarquer de nouveau, quelquefois seulement à cinq arpents plus loin. Le plus long de ces portages peut avoir un mille, d'autres n'ont guère qu'une centaine de verges. Une fois, afin de raccourcir la route, nous quittons la rivière pour aller tomber, par un portage impossible, dans le lac L'épervier; puis, au moyen d'un second portage, nous revenons à l'Ottawa. Les côtes en général sont basses, et

tout à fait agréables dans leurs détours, dans leurs caprices et bizarreries. Nous avons traversé la chaîne des Laurentides qui continue à s'étendre vers l'ouest du côté du lac Supérieur; du lac Témiscamingue à Abbitibi nous ne rencontrons qu'une seule montagne, et encore passons-nous à une journée de marche de ce pic isolé. Le *rapide des Quinze* peut avoir comme quatorze milles de longueur; nous l'avions attaqué à 7 hrs. du matin, et il était 6 hrs du soir lorsque nous pûmes nous reposer, nous laver les pieds et prendre notre souper à la tête du dernier portage. Ce fut là la plus dure journée du voyage; cependant nous n'étions pas trop fatigués, et Monseigneur a supporté ces marches à travers les rochers et les arbres renversés aussi bien que n'importe lequel d'entre nous.

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la patience et l'habileté de nos sauvages. Trois d'entre eux, après avoir fait avec leur capot une espèce de coussin qu'ils placent sur leur cou, renversent leur canot et le chargent sur leurs épaules, l'embarcation pèse près de trois cents livres; deux marchent en avant, un en arrière; ils s'avancent à travers les arbres, quelquefois dans un chemin étroit, rempli de cailloux et de précipices, montant, descendant, un vrai sentier de chèvre; nous avons peine, complètement alléges, à y transporter nos individualités. Les autres s'attèlent au bagage; ils s'appuient sur le front une large bande en cuir qu'ils appellent leur collier, et à l'autre extrémité ils attachent une grosse caisse qu'ils se renvoient sur les reins; ils jettent sur la caisse un paquet, puis un autre, puis un autre, ainsi chargés comme de vrais mulets ils s'élancent à travers les difficultés du portage. Notre bagage est trop considérable pour qu'ils puissent tout le porter d'un seul coup, et à chaque rapide ils sont obligés de faire un second voyage. Cependant vous les voyez tous gais, contents, de bonne humeur; vous n'entendez pas un seul juron, pas un seul mot déplacé. Hélas! il serait à souhaiter que, sous ce rapport, plus d'un blanc de nos grandes villes fût sauvage.

A sept heures nous laissons l'Ottawa sur la droite, et nous continuons notre route dans le lac des Quinze. Il peut avoir cinq lieues de long sur deux ou trois de large. Jamais de

ma vie je n'ai vu plus belle soirée. L'air est calme, le temps est frais ; le soleil se couche en colorant d'or et de pourpre les quelques nuages qui flottent à l'horizon, au-dessus de nos têtes le ciel est d'azur ; il souffle une toute petite brise qui se joue dans nos cheveux et fait flotter nos pavillons, cependant les eaux du lac sont unies comme un miroir, le canot glisse, vole sur la surface liquide ; au loin, tout autour, les arbres semblent se confondre avec les ondes et forment une ceinture de verdure sombre. Personne ne parle, nous n'entendons que le bruit cadencé des avirons. Couchés au fond de nos canots, nous nous délassons des fatigues du jour, nous contemplons, nous méditons. Pour moi, plongé dans une douce rêverie, je me disais : Que Dieu est grand et que ses œuvres sont admirables ! La hache de l'homme n'a jamais dévasté ces forêts, je vois cette grande nature telle que la vit Cartier quand il aborda pour la première fois sur nos rives. Que ne puis-je rester longtemps dans ces solitudes, loin de tout travail pénible, loin des hommes et de leurs discussions acerbes. Ici l'esprit se repose et jouit.—Gare ! gare ! gare ! crie l'homme de l'avant ; nous abordons sur une belle grève de sable jaune.

La nuit fut aussi belle que le jour. Pendant que nos hommes étaient à préparer les tentes, j'allai m'asseoir, pour réciter mon chapelet, sur le sommet d'un énorme caillou. La lune laissait tomber sur le lac une longue traînée d'argent ; le silence m'enveloppait de toute part, je n'entendais que le bruissement des feuilles dans la forêt, que le clapotis de la vague sur le rivage ; puis bientôt monta vers le ciel la voix douce et sonore des sauvages qui soupiraient leur cantique avant la prière du soir. J'allai me coucher le cœur enivré de suavité et mon sommeil fut rempli de rêves couleur de rose.

Le lendemain le charme n'était pas fini. Nous partîmes à 4 heures. L'air était tout pur, frais et délicieux, l'aurore empourprait l'orient, aux lueurs d'un demi-jour incertain les îles semblaient sortir du sein des eaux ; les herbes et le feuillage imprégnés de la rosée du matin nous envoyaient leurs exhalaisons embaumées. Enfin le soleil se leva radieux comme un roi sur son trône et laissa tomber sur nous des flots de lumière et de chaleur.

A 7 hrs. nous abordions un rocher nu, sec et aride, Monseigneur était à jeun, il tenait à dire la messe ce jour-là qui est l'anniversaire de sa première communion et de sa confirmation, de plus l'église célébrait la fête si touchante de Notre-Dame des Neiges. Une tente est dressée sur le galet, la messe ne peut se dire en plein air, le vent éteindrait les lumières. Nous nous découvrons, nous tombons à genoux, les sauvages récitent des prières à haute voix, ils jettent dans les airs les notes joyeuses de leurs plus beaux cantiques, pendant que l'évêque, au fond de la tente, murmure les paroles du saint sacrifice ; comme autrefois le grand prêtre dans les mystères et le secret du sanctuaire, Monseigneur est presque entièrement caché à nos regards. C'est bien dans une semblable circonstance que l'on peut dire que nous adorons notre Dieu en esprit et en vérité ; son temple est ce vaste univers qui est l'ouvrage de ses mains ; le soleil en est la lumière et le flambeau ; il a tendu les cieux au-dessus de nos têtes comme un pavillon ; en ce moment les décors de son autel sont ces eaux argentines qui baignent les pieds de ce rocher, ces îles verdoyantes qui nous environnent, et là-bas ces immenses forêts qui ferment l'horizon et forment le fond de ce sublime tableau.

Emporté par ces beautés de la terre et du ciel, j'ai oublié de vous dire que vers 6 hrs. nous étions passé, au moyen d'un portage, du lac des Quinze dans le lac Barrière. A 10 hrs. nous entrons dans la rivière Ennuyante. Certainement celui qui l'a baptisée de ce nom a péché par calomnie ; car cette belle petite rivière, large d'environ cent pieds, serpente à travers une épaisse forêt d'épinettes et de cèdres odorants ; et pour un espace de trois lieues nous naviguons entre deux murailles de feuillage et de verdure. Du reste Pennui se serait-il présenté que M. Rankin l'aurait chassé de suite en sortant de son sac à tout mettre quantité de journaux de toute sorte, le *Globe*, le *Scientific Journal*, le *Canadian Illustrated News*, etc., et n'avais-je pas pour me défendre la Biographie de Mgr Plessis par l'abbé Ferland ?

A midi nous entrâmes dans le lac Long. En effet il n'est pas très large, mais il mérite bien son nom, il est long, très long, surtout quand on le traverse dans toute sa longueur par



une pluie battante. Les côtes en sont hautes, ce ne sont pourtant pas des montagnes, il n'y en a plus dans ce pays-ci ; elles s'élèvent en amphithéâtre, au bas croissent des bouleaux et des trembles au feuillage d'un vert tendre ; plus haut, en arrivant au sommet, domine une rangée d'épinettes et de cyprès au feuillage sombre. Nous étions à admirer ce mélange et cette disposition de couleur et de verdure, lorsque tout à coup les nuages crevèrent et laissèrent tomber sur nos têtes une pluie fine et glacée qui eut bientôt refroidi notre admiration. Il plut jusqu'au soir, cependant nous n'eûmes pas trop à souffrir, nous avions un grand prélat long de vingt-deux verges, qui couvrait en même temps nos bagages et nos personnes jusqu'au cou, la tête se trouvait à l'abri du mauvais temps sous le parapluie ; même je mis la mienne, avec les coffres, sous le prélat, et je m'emdormis bercé dans mon canot comme l'enfant dans son berceau.

Ce prélat bienfaisant était une nouvelle faveur de M Rankin. Ce bourgeois est un *chief factor*, c'est-à-dire un des dix qui forment dans le pays le conseil du gouverneur de la compagnie de la Baie d'Hudson ; il a gagné ses épaulettes à force de travail, de persévérance et d'énergie. Il est très agréable par sa conversation, ses histoires et ses chansons. Pour les réparties il n'y avait que Monseigneur qui put lui tenir tête ; il y a longtemps que j'ai jeté ma langue aux chiens et que j'ai abandonné la partie. Ce monsieur connaît tous les missionnaires depuis le Labrador jusqu'au lac Supérieur, plusieurs même sont ses amis intimes. Certainement le plaisir d'avoir passé plusieurs jours en sa compagnie, restera un des plus beaux souvenirs de notre voyage.

Après avoir fait un portage dans la boue (ce qui n'est pas plaisant pour ceux qui ont perdu leurs claques) et après avoir traversé un petit lac aux eaux blanchâtres, nous arrivons à la hauteur des terres où nous campons un pied dans la province de Québec, l'autre dans le territoire de la Baie d'Hudson. Il fait froid, il pleut toujours, les maringouins sont enragés, les brûlots brûlent, l'herbe est trempée de rosée, la terre est humide et les pieds aussi ; il faut faire de la *boucane* pour chasser les chiens de maringouins, nous étouffons dans la fumée, en vérité ce n'est pas encourageant

d'aller se mettre au lit dans cet état. Heureusement que la bonne humeur a résisté au mauvais temps. Nous devons être heureux, disait Monseigneur, de souffrir quelque peu, afin de mieux comprendre quelles sont les misères et aussi quel est le mérite de ces pauvres missionnaires qui passent leur vie dans ces pénibles voyages. Le lendemain samedi, de gros nuages noirs nous menaçaient de nouvelles ondées, mais le soleil se levant les eut bientôt dissipés, il réchauffa l'atmosphère et nous donna un jour fait à souhait, dont nous jouîmes d'autant plus que nous avions craint la pluie davantage. Nous étions comme ce malade qui, après s'être tordu dans les douleurs de la colique, disait : " Oh ! que j'aime cela, les coliques, moi ; oh ! que j'aime cela !—Eh ! pourquoi donc ?—On est si bien quand elles sont passées."

Samedi, à 5 h. a. m., portage de la hauteur des terres. De m'entendre énumérer tous ces portages, vous êtes peut-être plus fatigué que nous ne l'étions nous-mêmes à les faire. Voyons, allons, courage, je vais vous les énumérer tous d'un seul coup, et ce sera fini. A 5 h. nous traversons un lac qui n'a pas de nom ; à 7 h. nous entrons dans la rivière *Serpent* qui déroule ses méandres à travers les joncs et les roseaux ; à 8 h. nous voguons sur le *Lac des îles* ; à 10 h. par deux portages, nous arrivons à une rivière d'un arpent de large, qui nous conduit vers midi au lac Champlain ; à 4 h. p. m., nous sautons du lac Champlain par le portage *de la danse* dans une rivière qui porte ses eaux au lac Abbitibi, le terme de notre voyage.

Le Lac des Îles est on ne peut plus pittoresque. A chaque pas, le paysage change, vous découvrez de nouveaux chemins, vous apercevez de nouvelles îles, vous diriez une toile qu'on déroule sous vos yeux. Voyez là-bas ces îlots, à la forme ronde, couverts de bois ; voyez ces cyprès qui çà et là élèvent au-dessus des autres arbres leurs têtes coniques ; ne dirait-on pas autant de clochetons gothiques ? ne dirait-on pas transportées dans ces déserts, de nouvelles cathédrales de Milan ?

Le lac Champlain est une belle nappe d'eau de quatre à cinq lieues de long sur une couple de large, autant du moins que les îles permettent d'en juger. Un assez fort vent soufflait de l'avant, la houle était grosse, de longues vagues

à la crête blanchissante, battaient les flancs de l'esquif, le canot léger dansait sur les flots ; quel plaisir quand il n'y a pas de danger, de se sentir ainsi balancer au-dessus de l'abîme ! La tradition locale rapporte que Champlain visita ces parages, c'est le troisième lac qui porte son nom. Il n'est que juste que par tout le pays on trouve comme empreint dans le sol le souvenir de cet homme de bien dont le génie a eu tant d'influence sur les destinées et le développement du Canada.

La rivière qui conduit au lac Abbitibi est large, droite, bien boisée ; elle n'a pas de nom, Monseigneur me dit : “ Pourquoi ne lui en donnerait-on pas un ? appelons-la *Ste Thérèse*, qu'en dites-vous ? ” — “ J'y consens volontiers, Monseigneur, à la condition que ce lac, à la hauteur des terres, qui n'a pas de nom, non plus, s'appelle le *lac Duhamel*.” Il ne nous reste plus maintenant qu'à avoir dans nos intérêts un géographe ou un arpenteur du gouvernement pour faire entrer ces noms dans le domaine de la légalité, de la publicité et de la postérité.

Voyez-vous à l'embouchure de la rivière Sainte-Thérèse cette armée de canots et cette forêt de pavillons : c'est la nation toute entière des sauvages d'Abbitibi qui vient au devant de Sa Grandeur. Mais je vous relaterai cette réception dans ma prochaine missive ; il se fait déjà tard et cette lettre doit partir demain matin par M. Rankin qui s'en retourne de suite à Témiscamingue. Nous ne partirons d'ici que mercredi. Nous sommes tous en bonne santé. J'ai oublié de vous dire ce qui est arrivé à M. Robert sur le lac Barrière. En dormant il a cogné un clou en dehors du canot, et son chapeau est tombé à l'eau ; vite le steamboat a viré de bord, et l'on a pu pêcher ce pauvre couvre-chef, avant qu'il eut complètement sombré. Nous avons plusieurs aventures de ce genre que je vous raconterai de vive voix, l'histoire d'une certaine claque, d'un certain parapluie, d'un certain talon de botte, etc.

Au revoir, et croyez que je demeure avec le plus grand respect, Monsieur le Grand Vicaire,

Votre très humble et très dévoué serviteur,

J. B. PROULX, Ptre.

ABBITIBI, 9 AOUT 1881.

*Monsieur le Grand Vicaire,*

Nous quittons Abbitibi une journée plus tôt que je vous l'avais annoncé dans ma dernière lettre. Nous partons aujourd'hui mardi, 9 août, à deux heures après-midi et nous devons nous trouver à Témiscamingue samedi soir.

Je reprends le fil de ma narration là où je l'ai interrompu. Donc toute une flotte de canots d'écorce nous attend à l'entrée du lac ; il y en a une quarantaine, montés par plus de deux cents sauvages ; à l'avant et à l'arrière de chaque canot s'agitent, à l'extrémité de longues perches ; des pavillons de toutes grandeurs et de toutes couleurs. Dans ce pays, pas de fête complète si on ne brûle quelques livres de poudre ; en conséquence, Monseigneur est salué par des décharges cent fois répétées. Le Rév. P. Nédelec et le bourgeois du fort, M. Henderson, serrent la main à Sa Grandeur, et nous prenons le chemin de la mission, à petits coups d'aviron dans une marche lente et majestueuse. Tous les esquifs s'avancent de front comme des soldats alignés pour l'exercice, aucune pince n'empiète sur sa voisine, seulement le canot-amiral, celui de l'évêque, en marque d'honneur, a le pas sur les autres d'une dizaine de pieds. Les squaws et leurs jeunes filles manient l'aviron comme les hommes. Tout près de nous un enfant de deux ans était attaché par des lacets sur sa planche ; pour l'empêcher de pleurer sa mère lui avait mis dans les mains un petit aviron d'un pied et demi, et le marmot nageait tout joyeux dans l'intérieur du canot. Chez nous on amuse les enfants avec des petits chevaux et des poupées, ici avec des avirons, c'est bien là ce qu'on peut appeler de la couleur locale.

Nous avons une demi-lieue pour nous rendre à destination et de loin, nous apercevons près des eaux, sur une presqu'île qui s'avance dans le lac, la chapelle dont le clocher en fer-blanc brille aux rayons du soleil et le fort de la compagnie de la Baie d'Hudson. La maison du bourgeois est une habitation bien convenable, avec une galerie sur le front à demi cachée derrière une rangée de trembles plantés avec symé-

trie ; devant la porte principale se trouve un jardin où l'on voit oignons, navets, choux de siam et gadeliers avec leurs grappes en maturité ; à côté se trouvent six grosses bâtisses qui servent de magasins, de hangars et de logements pour les engagés de la compagnie. A trois arpents de là trône la chapelle sur une élévation qui domine le fort, on y arrive par une pente rapide et les galets par leurs couches superposées servent comme de marches naturelles. Elle a 42 pieds sur 20, et à l'arrière est accolée une petite sacristie dont le missionnaire fait sa résidence pendant les jours de la mission. Au-dessus du fort, en signe de réjouissance, flotte le drapeau anglais, ce drapeau rouge que le commerce de la puissance britannique promène par toute la terre, *rule Britannia over land and over seas* ; devant la chapelle flotte le drapeau français, cet antique protecteur du droit et de la faiblesse, dont la mission est de monter la garde aux portes du Vatican. Hélas ! que les temps sont changés ! mais espérons que bientôt reviendront des jours meilleurs.

Pendant que je me perds dans mes descriptions le canot a filé ses nœuds et nous voici arrivés au quai de la compagnie. Monseigneur revêt le *magna cappa*, et, comme c'est la première fois qu'il visite cette mission, il s'avance sous un dais préparé pour la circonstance ; le chemin est bordé de balises ; les sauvages, après être sautés sur la grève, courent s'agenouiller sur le passage de Sa Grandeur, puis ils suivent en procession chacun portant sa bannière ou son pavillon. Le Révd Père Nédélec attend avec l'eau bénite à la porte de l'église, et Sa Grandeur fait son entrée solennelle au chant du *Te Deum*, selon toutes les cérémonies prescrites au Rituel romain. Le petit temple est pimpant de propreté, des branches de sapin le tapissent à l'extérieur, et l'intérieur est orné de guirlandes de verdure qui courent sur les murs. Pour un endroit si éloigné au fond des bois, je puis dire sans exagération que c'est un petit bijou ; la voûte, toute neuve, est en planche d'épinette, la nef est séparée par deux rangées de colonnes, les fenêtres en ogives ont leurs vitreaux, de couleur, l'autel est paré de jolis bouquets artificiels, et le petit clocher possède sa cloche dont la voix argentine appelle à la prière.

Nous avons nos appartements à la maison du bourgeois, Monseigneur, M. Robert et moi ; les deux Pères Oblats couchent à la sacristie, mais ils viennent prendre leurs repas avec nous. M. Henderson s'est montré d'une politesse qu'on ne peut surpasser. Sa maison et sa table ont été mises à la disposition de l'évêque et de sa suite. Un quai considérable et dispendieux avait été construit à l'occasion de la visite épiscopale, et pour aller au devant de Sa Grandeur le grand canot de la compagnie avait revêtu une toilette toute fraîche. Depuis trois jours c'est grande fête au fort, et, pour leur permettre d'assister aux offices religieux, tous les employés ont reçu congé. Parmi ces serviteurs de la compagnie on remarque un vieux Canadien de Sorel, au type antique, du nom d'Aubichon, qui est dans ce pays depuis quarante-cinq ans ; il pleurait de joie en s'agenouillant aux pieds de Monseigneur. Je dois mentionner aussi M. Miller, garde-magasin, homme de confiance, tout à fait dévoué aux intérêts de la mission.

Lundi, après souper, vers 8 heures, Monseigneur alla présider la prière du soir, ce qu'il fit aussi dimanche et samedi. Les sauvages commencent par chanter un cantique, ils récitent des prières, ils entonnent un nouveau cantique, ils disent le chapelet, ils finissent par un ou deux cantiques. Ils aiment à chanter, et ils chantent bien ; les hommes et les femmes assis, les uns du côté de l'évangile et les autres du côté de l'épître, alternent à tour de rôle. La plupart ont à la main leur livre de prière, ils savent tous lire à l'exception de quelques vieillards. Ces sauvages sont habillés à l'européenne, la seule différence qu'il y a dans leur costume avec celui des gens de nos campagnes, c'est que les femmes en général se recouvrent la tête d'un mouchoir. Ils sont habillés proprement, on n'en voit point en haillons. Ils se tiennent bien dans l'église, et leur maintien plein de respect indique assez qu'ils comprennent ce qu'est le temple du Seigneur.

Il y a 371 sauvages attachés à cette mission, ils sont présents pour la plupart ; quelques-uns cependant ont dû rester au fond des bois, dans leur pays de chasse et de pêche, faute de vivres pour faire le voyage. La paroisse est grande, plusieurs centaines de milles carrés, et il n'est pas facile à un

moment donné de rassembler tous les paroissiens. Les sauvages sont campés sur la grève entre le fort et l'église, ils ont dressé leurs tentes de toile blanche, çà et là, sans ordre, les canots sont renversés sur le rivage ; vous diriez l'armée des Hellènes qui, après avoir tiré ses carènes sur la plage troyenne, est assise sous les murs d'Ilion. L'habitation n'est pas grande, huit pieds sur huit ; le ménage n'est pas considérable, un coffre, quelques couverts, une poêle, une marmite ; rien de plus commode quand il faut partir ; dans un quart d'heure un propriétaire a plié bagage et il emporte tout son avoir au fond de son canot. Quand il veut se passer de toutes les superfluités des coutumes et de la civilisation, il est extraordinaire comme l'homme peut vivre de peu. Comme ces jours-ci sont des jours de repos complet, sans travail, il est intéressant de considérer à la porte de leurs tentes les femmes qui jasant, les enfants qui jouent et les hommes qui fument leur pipe solennellement, heureux comme des rois sur leur trône. Je souhaiterais autant de tranquillité d'esprit et de contentement de cœur au czar des deux Russies.

Dimanche à 10 hrs. a.m., il y eut messe pontificale avec diacre, sous diacre, prêtre assistant, maître de cérémonie. Vous pouvez vous imaginer si ces pauvres enfants des bois ouvraient de grands yeux, la plupart n'avaient jamais vu un évêque. La richesse des habits, l'éclat des couleurs, la grandeur des cérémonies, la *magna cappa*, la mitre, la crosse, tout les jetait dans l'admiration. Pendant la messe le peuple ne chante en latin que la réponse au *Dominus vobiscum* et, comme le disait un fort helléniste, le *Kyrie eleison*, ; tout le reste, *Gloria*, *Sanctus*, *Agnus Dei* se chante en sauvage. Immédiatement avant l'office Monseigneur lut en sauvage son sermon d'entrée, il commençait en ces termes : " Nid nidjani-  
" sitok saiakienagok migwetch nin ina kige Manitou iki  
" chawenimetch kitchi pi wabaminagok " ; ce qui veut dire : Mes enfants que j'aime, merci je dis à Dieu par qui j'ai été favorisé de venir vous voir. Les sauvages ont bien compris Sa Grandeur, et ils étaient heureux d'entendre leur premier pasteur leur parler dans leur langue. Dans une circonstance semblable un sauvage se plaignait au Père en disant :

“ Pourquoi Monseigneur ne nous parle-t-il pas hors de l'église, il est savant en sauvage ” — “ Il sait lire, répond le Père, il ne sait pas parler ” — “ Comment ça ! moi, j'ai appris à parler avant que d'apprendre à lire. ” Et il ne pouvait comprendre comment l'on peut lire une langue qu'on ne sait pas.

Dans l'après-midi, à 4 hrs., il y eut procession solennelle du saint sacrement. Un reposoir avait été préparé avec des branches de sapin dans une prairie à quelques arpents de la chapelle. La bannière de la Sainte Vierge marche en tête, suivent sur deux lignes les femmes, les petits garçons, puis les hommes ; vient ensuite sous le dais le saint sacrement porté par Monseigneur ; de chaque côté du dais marche une escouade de soldats improvisés qui de temps en temps nous étonnent les oreilles de leurs détonnations. Au reposoir le *Tantum ergo* est chanté en sauvage, on revient par le même chemin. Certainement le Rév. Père avait raison d'être fier de l'ordre et de la décence qui avaient régné pendant toute la cérémonie.

La procession fait époque dans la vie du sauvage, il y tient, sans elle la mission ne serait pas complète. Tout le monde y assiste. Cette fois une femme paralysée de ses jambes, pour ne pas y manquer, était portée sur le dos de son mari ; le spectacle pouvait paraître un peu comique, mais il n'en était pas moins édifiant. Cette pauvre femme demandait sans doute pardon de ses peccadilles passées. Elle avait été sorcière, et encore une sorcière de première force, puisque tout infirme qu'elle était elle réussit à ensorceler un jeune homme qui la maria. Elle ne s'en tint pas là, elle persuada à son beau-frère, plus jeune qu'elle d'une vingtaine d'années, de l'enlever dans toute la force du terme, et pendant des années, hiver et été, il la porta à travers les rochers et les forêts. La mort du premier mari est venue rétablir les choses dans leur ordre, et, depuis, l'ancienne sorcière mène une vie tout à fait édifiante. C'est bien à de tels époux que s'applique cette parole du Maréchal de Saxe qui disait : “ Je soutiens qu'il n'y a que six sacrements, car tout le monde doit savoir que le mariage et la pénitence n'en font qu'un. ”

Dimanche soir, à la prière, les protestants firent demander à Monseigneur s'il voulait bien leur donner une instruction



en anglais. Sa Grandeur le fit volontiers et en termes on ne peut plus heureux. Elle expliqua cette vérité, que c'est Jésus-Christ qui nous instruit, il le fait par les saintes écritures ; mais comme le dit saint Jean, tout n'est pas dans l'écriture, Jésus nous instruit encore par la tradition ; et c'est l'Eglise qui, de même qu'elle nous conserve les écritures, nous transmet la tradition pure et intacte.

Lundi et mardi matin, à la messe de 7 hrs., Monseigneur donne la confirmation. Avant et après la cérémonie, au milieu d'un profond silence et de l'attention la plus grande, il fait les remarques de circonstance en lisant son *masanaigon*, c'est-à-dire son papier. 90 sauvages reçoivent, avec piété, le sacrement qui fait les forts ; la plupart sont des personnes d'un certain âge, ou des vieillards. Car, en général, ici les enfants ne sont pas, comme chez nous, leur première communion à dix ou onze ans ; leur intelligence ne s'ouvre que plus tard aux choses d'en haut, ils n'ont pas d'occasions fréquentes de s'instruire, et le missionnaire, avant de les admettre à la sainte table, leur laisse le temps de former leur vie aux habitudes chrétiennes. Cependant il est à remarquer que dans cette mission il n'y a plus un seul infidèle.

Lundi après-midi, Monseigneur fait la visite dans toutes les tentes, partout il est reçu à genoux. Pendant ces trois jours, chaque fois que Sa Grandeur se rendait à la chapelle ou en revenait, il était édifiant de voir grand nombre de sauvages se précipiter sur son passage et s'agenouiller pour recevoir sa bénédiction, ils ne se relevaient qu'après avoir fait un grand signe de croix. A ceux qui ont été confirmés le matin ou qui doivent l'être le lendemain, Monseigneur donne un chapelet, une médaille aux petits garçons et une image aux petites filles. Il fallait voir si ces pauvres gens étaient contents et de la visite et du présent ; de toutes les bouches on entendait *migwetch, migwetch, merci, merci*. Le lendemain tous les petits garçons que nous rencontrâmes portaient leur médaille attachée au cou.

Le dernier exercice de la mission, cet avant-midi, a été une grande messe de *requiem*, suivie de la visite à la paroisse des morts, au cimetière. Pendant notre séjour ici il s'est fait quatre baptêmes et deux mariages. Il y aura nocce ce soir.

Deux sauvages sont venus demander au bourgeois s'il avancerait à crédit ce qu'il faut pour faire fricot ; sur sa réponse affirmative ils sont allés de tente en tente demander à chaque chef de famille ce qu'il fournirait pour le repas. L'un a promis une loutre, l'autre une martre, un autre un castor, etc. De plus, ce soir, paraît-il, outre que la marmite bouillera, il y aura *nimiwère* : c'est-à-dire grand bal. Les sauvages ne dansent plus la guerre ni la médecine, mais quand l'occasion s'en présente,—comme plus d'un Canadien,—ils ne ne dédaignent pas de danser la noce. Cependant, depuis qu'ils sont chrétiens, leurs danses sont devenues simples et modestes ; et ils ne connaissent ni la valse ni le polka.

Cette mission d'Abbitibi doit remonter bien haut ; sans doute elle a vu dans ses commencements les anciens Pères Jésuites. Après la conquête elle a été visitée par les Messieurs de Saint-Sulpice ; M. Bellefeuille y était certainement en 1838. Depuis M. Poiré et le défunt Grand-Vicaire Moreau ont poussé leurs courses apostoliques jusqu'ici. On voit avec plaisir le portrait de ce dernier appendu aux murs de la sacristie. Les RR. PP. Oblats se sont chargés de la mission en 1844 ; le premier qui y soit venu est le P. Laverlochère, ce vétéran entre les missionnaires de la Baie d'Hudson. Il ne trouva ici absolument aucun édifice religieux. Le cahier des baptêmes, mariages et sépultures porte les signatures des RR. PP. Déléage, Pyan, Lebret, Guéguen et Nédelec. Le P. Nédelec est le missionnaire actuel de ce poste, il le visite depuis treize ans ; c'est un apôtre plein de zèle, d'activité et de mouvement. L'été il se rend à Abbitibi et descend jusqu'à Albany sur la Baie d'Hudson à environ quatre cent milles plus au nord, et l'hiver il fait les missions des chantiers. Il aime ses sauvages, et il pousse loin pour eux sa charité et sa condescendance. Il ne veut pas qu'on les gronde. "Avec des reproches, dit-il, on n'en fait rien de bon. Le sauvage ne connaît pas l'impatience, et elle lui déplaît fort chez les Blancs. Au contraire on le relève et on le scutient avec des bonnes paroles et du sucre."

Tous les printemps, au commencement de juin, les sauvages d'Abbitibi sortent de leurs bois et viennent au Fort de la compagnie vendre leurs pelleteries, c'est le temps de la

mission. Ils restent campés autour de la chapelle pendant une quinzaine de jours, et ils y resteraient volontiers plus longtemps si le missionnaire n'était appelé ailleurs pour porter les mêmes secours spirituels à une autre partie de son troupeau. Ce sont pour lui quinze jours d'un travail incessant. Il s'agit d'entendre les confessions, d'instruire les enfants, d'instruire les adultes, de faire les baptêmes, de bénir les mariages, d'enseigner à lire et à chanter : pas de repos ni le jour ni la nuit. Après ces deux semaines d'exercices spirituels, fortifiés par la parole de Dieu et le pain eucharistique, les sauvages reprennent le chemin de leur pays de chasse. Ils ont chacun leur part de la forêt sur une étendue de vingt à quarante milles carrés ; ils sont familiers avec les limites de leurs domaines respectifs comme un habitant connaît les lignes de sa ferme. La pêche et toute chasse nécessaire pour le soutien de l'existence sont libres partout ; mais pour la chasse des pelleteries précieuses, personne ne doit empiéter sur le terrain de ses voisins. Après qu'ils ont satisfait aux exercices de la mission, les Pères aiment mieux les voir dispersés dans la forêt que réunis en village. Ils vivent tranquilles seuls avec leurs familles dans leurs wigwams, et par cet isolement ils échappent à bien des périls, surtout à l'ivrognerie et aux fréquentations dangereuses. Vraiment Dieu a pour ces sauvages fidèles des grâces toutes spéciales ; il est étonnant que n'ayant l'occasion de voir le missionnaire qu'une seule fois par année, ils puissent se conserver aussi bien dans la foi et la pratique du bien. La prière du cœur simple et humble pénètre les nues. Le divin pasteur connaît ses brebis et ses brebis le connaissent ; Il les conduit dans de gras pâturages.

C'est bien ici, sur le théâtre même de leurs travaux, que l'on comprend mieux les sacrifices qu'ont à faire ces courageux missionnaires. Voyager par tous les temps pendant des mois entiers, recevoir sur ses épaules les pluies d'orages et les tempêtes, marcher tout le jour avec des habits mouillés, dormir sur la terre humide durant les nuits froides du printemps et de l'automne, être exposé à la voracité d'une nuée de maringouins, faire de rudes portages à travers les montagnes, ou bien dans l'eau jusqu'aux genoux, vivre seul

loin de la société de ses frères : voilà quelques-unes des souffrances qu'entraîne après elle la vie apostolique dans ces forêts. Cependant au milieu de ses privations le missionnaire paraît joyeux, content, heureux ; c'est que le bonheur a sa source, non dans les jouissances extérieures, mais dans la paix du cœur et le repos de la conscience. Les hommes ont été rachetés au prix des souffrances et du sang d'un Dieu ; les apôtres ont converti le monde par leurs labeurs et leur martyre ; dans l'économie de la Providence rien n'est changé. Aujourd'hui encore, il n'y a que les sacrifices, les souffrances et la mort aux espérances de ce monde, qui puissent amener les peuples infidèles des ténèbres de leurs erreurs aux lumières de la foi.

Sur ce, je demeure, comme toujours, avec le plus profond respect, M. le Grand-Vicaire, votre très dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. PROULX, Ptre.

Au Rév. J. O. ROUTHIER, V.G.,  
Curé de Sainte-Anne, Ottawa.

(A suivre.)

---

# TOUS MORTS DE FAIM

EXCEPTÉ UNE

OU LE RÉCIT D'UNE SAUVAGESSE.

---

C'était un soir du mois d'août. Un vieux missionnaire levait tranquillement sa main pour bénir une famille sauvage agenouillée sur le rivage du Golfe St-Laurent, à l'endroit appelé les Sept-Isles. Elle était composée de huit personnes : un bon vieux et sa bonne vieille, un bon époux et sa bonne épouse, plus quatre bons enfants. Tous baissent le crucifix du prêtre, jettent un dernier regard sur leur chapelle chérie, puis les deux petits canots d'écorce de bouleau, qui contiennent personnes et bagage, s'ouvrent en tremblant sur l'onde leur petit chemin.

L'automne et l'hiver sont passés. Le printemps est revenu, le missionnaire est à son poste : ses chers sauvages reviennent des terres. De l'un des canots qui arrivent débarque une femme en pleurs ; aucun enfant ne se presse autour d'elle, la voix de son époux n'est plus là. Le missionnaire a tout compris même avant que les brûlantes larmes qui s'échappent des yeux de cette femme affligée, soient venues inonder sa main qu'elle baise avec respect.

La prière du soir se dit dans la chapelle et la femme sanglote. Les voûtes de la chapelle viennent de répéter le dernier chant de l'âme des sauvages : " Jésus qui êtes mort pour les enfants des bois, ayez pitié d'eux. " La foule se disperse, mais une femme, assise sur les talons, roulant son chapelet dans ses mains, attend..... Elle veut voir " la robe noire " et verser dans le cœur de l'Apôtre le trop plein du sien.

Elle commence son récit :

Au nom du Père et du Fils et du St-Esprit.

Ecoute, robe noire, les choses pénibles que j'ai à te raconter : L'an dernier, ici, sur ce banc de sable, tu t'en souviens,

tu nous bénissais huit, mon père, ma mère, mon époux et mes quatre enfants. Excuser l'abondance de mes larmes, elles me font du bien. Nous partîmes pour gagner nos terrains de chasse. L'hiver fut bien sévère. Bien des lunes ont passé sur ma tête, mais jamais encore je n'avais vu les arbres se fendre sous l'action du froid. Retirés sous notre tente de bouleau, nous avons eu bien froid, bien froid.....et bien faim pendant plus d'un mois. La lune d'avril apparaît enfin et nous amène des jours, j'allais dire, plus doux, malheureuse que je suis.....le froid avait cessé, mais la faim, oui la faim dont tu as toi-même senti les rigueurs pendant cinq jours, continua à nous tourmenter. Comme tu le sais nous n'avions ni farine, ni lard. Il fallait vivre de chasse et de pêche. Or le poisson ne mordait pas à la ligne et le caribou ne paraissait pas dans les plaines.

La mort nous avait comptés—nous étions huit, oui huit. Puis ici la Sauvagesse regarda autour d'elle comme pour chercher des êtres qu'elle avait coutume d'y voir. Elle continua après un instant. Un samedi matin, nous partîmes comme de coutume pour aller parcourir les bois. Je revins fatiguée et rentrai la première au logis ; deux de mes enfants dormaient : ils ne devaient plus se réveiller qu'au son de la trompette de l'Ange qui bientôt viendrait chercher leurs âmes. La grande Ourse marquait minuit quand mon mari entra dans notre cabane, mon père et ma mère étaient encore dans les bois. Quelle nuit ! père, quelle nuit ! Deux enfants à l'agonie, un époux brisé par la fatigue et la douleur, une bonne mère, oui ! une bonne mère et un tendre père probablement sous un arbre de la forêt, dans les étreintes de la mort.

Le vent commença à souffler du grand Nord, les étoiles disparurent sous des nuages gris et la neige tombant à travers notre cabane, vint éteindre les derniers reste d'un feu qui ne devait plus se rallumer. Je tremblais de tous mes membres, la faim, le froid, l'anxiété, la peine m'accablaient. Ma fille—elle n'avait que douze ans—s'approcha de moi—me prit les mains dans les deux siennes et me dit : (ici, il y eut une longue pause et le missionnaire n'était pas celui qui pleurait le moins) : maman donne-moi tes mains, je vais les.

réchauffer dans les miennes; ne pleure pas tant, grand papa et grand'maman sont au ciel où nous irons bientôt.

—Ma fille, dis-je, nous n'avons rien à manger.

—Mais, maman, pour aller au ciel, nous n'avons pas besoin de nourriture.

Après qu'elle eut dit ces paroles, je sentis sa tête s'affaisser sur ma poitrine, ses mains tranquillement tombèrent des miennes, sa respiration devint gênée, puis je n'entendis plus rien.....le froid de la mort couvrait ses membres roidis. Deux heures plus tard, j'appelais vainement ma fille qui n'était plus. Elle venait de cesser d'avoir faim.

C'était la première victime que deux autres à l'agonie devaient suivre probablement bientôt.

Cent fois durant cette nuit, je crus entendre des pas..... mon père?...ma mère peut-être? mais rien que le craquement des branches et le sifflement de la bise.

Mon époux était morne, ses yeux roulaient des pleurs; une fois, il voulut dire un mot et les sanglots coupèrent sa voix. Il les réprima, puis il resta muet comme la tombe.

Le matin il partit; j'aurais voulu le suivre; je ne le pus; mes membres étaient raides comme ceux de l'enfant chérie qui était ensevelie près de moi et dont j'étais moi-même le linceul. Mon mari s'éloigna et ce bon époux qui avait partagé mes joies et mes peines ne devait plus revenir. En vain je regardai, en vain j'attendis...mes yeux ne virent rien et mes oreilles n'entendirent que le bruit de la tempête qui passait au-dessus de moi.

Le soir du même jour, un de mes enfants fit un mouvement; je retournai la tête, ses yeux me cherchèrent une dernière fois... puis un long soupir... puis plus rien: il venait de mourir.

Je ne pleurai pas pourtant, mes yeux étaient secs; je ne te cacherais rien, père; mon cœur n'eut pas même une émotion: ma sensibilité, la sensibilité d'une mère, était épuisée et je tombai dans une espèce de sommeil. Je vis mon père et ma mère morts dans le bois, je vis mon époux gelé raide mort sur le milieu d'un lac qu'il voulait traverser. Dans sa main, il tenait un lièvre et une perdrix qu'il avait tués, de l'autre, son fusil, son crucifix était sur sa poitrine et sa

tête penchée semblait offrir à ses lèvres de le baiser. Quelqu'un alors me secoua, je ne vis personne, mais père, je ne mens pas, quelqu'un me secoua. Je m'éveillai en sursaut. L'agonie des deux enfants qui me restaient se prolongeait encore. Je me sentis forte. Je chaussai mes raquettes. Le ciel était serein, les arbres chargés de neige ; je reconnus le chemin que j'avais vu la nuit dans ma léthargie. Je traversai le lac que je désirais tant voir. Un monceau de neige s'éleva au milieu : j'y cours, j'y suis, moins deux pas. Que ces deux pas furent difficiles à faire ! Je n'osais remuer cette neige. Je me marque du signe de la croix, je m'agenouille ..... puis..... tu comprends le reste, père ; mon mari était devant moi, tel que je l'avais vu pendant mon sommeil. Je voulus le tourner ; son bras roidi me présenta le lièvre et la perdrix que sa main morte tenait. Il voulait être bon jusqu'après sa mort.

Dieu me donna la force de le traîner sur le rivage du lac, je voulais qu'il eût plus tard une sépulture chrétienne. Le missionnaire bénira sa fosse, pensai-je. Oh ! Père, quand tu monteras la rivière Manicouagan, n'oublie pas d'aller bénir sa tombe qui se trouve à quelques milles de la troisième chute.

Je revins en toute hâte à ma tente, j'avais un lièvre et une perdrix, puis de la poudre, un fusil, je pouvais faire du feu et préparer du bouillon à mes enfants. Tout fut inutile. Ils étaient mourants ; mais, père, une mère ne se décourage pas. elle entretient l'espoir jusqu'au dernier soupir. Je suis là près de mes enfants, tenant en main ma *mikuan* d'écorce, quand la détonation d'un coup de fusil vint frapper mes oreilles ; Du secours ! pensai-je ; le bruit venait du sud-ouest et les chasseurs devaient être à quelques pas. Sans réfléchir, je sortis de ma cabane, et descendis la côte pour les appeler. Plusieurs fois, je criai ; point de réponse. J'avais toujours sans m'en rendre compte, je descendais le versant d'une côte. Je ne voyais aucune piste, aucun son ne répondait à mes cris de détresse. Je songeai alors à retourner de toute vitesse vers mes enfants. Hélas ! père, Dieu exigeait encore un sacrifice. La course rapide que j'avais faite venait de m'enlever le peu de forces qui me restait. Je voulus grâvier la montagne, je roulai sur la neige dans le fond d'un ravin.



Mes enfants ! père, mes enfants ! Mets-toi à ma place ; mais non, tu ne le peux, tu n'es pas mère, toi. Deux enfants étaient mourants au sommet d'une montagne au bas de laquelle je me voyais demi morte. Au pied de cette haute colline je vis que j'étais sur la glace de la rivière Manicouagan à plus de trente lieues de la première habitation.

Une nuit froide se préparait, mes jambes et mes pieds étaient enneigés, je ne sentais rien, le froid m'avait paralysée, je me voyais mourir... mourir à quelques cents pas de deux enfants dont les petits cœurs battaient encore. Me trompai-je ? je crus les entendre m'appeler au sortir de leur sommeil léthargique : "Maman. Maman ! où es-tu ? Un peu de bouillon va nous redonner la vie." Du bouillon, j'en avais préparé pour eux et tout absorbée dans ma douleur, je n'avais pas même songé à en prendre. La faim ne peut jamais être aussi forte que l'amour. Le regard tourné vers le haut de la montagne, rendue immobile plus par la douleur encore que par le froid, je sentis la glace de la mort parcourir mon être. Deux soupirs encore, je serai morte..... et mes enfants vivent encore. Un voile funèbre se répandit sur mes yeux, mon oreille entendit le bruit de personnes qui parlaient..... puis je perdis connaissance.

Oh ! père, qu'arriva-t-il alors ? Deux chasseurs étaient à l'aventure dans les bois, ils avaient levé un ours qu'ils poursuivaient sur la rivière : le voici ! s'écria l'un d'eux, il est là écrasé sur la glace. Mets-en joue, compagnon, et tire droit au cœur. Le fusil est à l'épaule, le doigt sur la détente..... une..... deux..... trois..... tah ! le chien venait d'écraser la capsule qui n'était point bonne.

L'un des deux sauvages, regardant attentivement, dit demi tremblant : Par mon arc ! ce n'est pas un ours. Grand Dieu ! qu'est-ce ? Rapide comme la flèche, il s'élança vers l'objet entrevu : Quoi ! un être humain ! une de nos compatriotes ! ! Puis me relevant la tête pour la laisser retomber lourdement sur la glace, il s'écria d'une voix de délire : Catherine ! ma sœur Catherine ! ! Et l'écho des montagnes répéta à l'oreille de mes enfants : Catherine ! ma sœur Catherine !.....

C'était le lundi soir. Vingt-quatre heures plus tard, mes yeux s'ouvrirent ; j'étais dans une cabane, une belle-sœur

était agenouillée près de deux petits enfants ensevelis, le corps de l'un n'était pas encore refroidi..... Je restais seule pour en pleurer sept.

Mon frère planta une croix près du lac, y plaça au pied mon époux, quatre enfants, mon père qu'il retrouva dans le bois. Ma mère, ma bonne mère ne fut point vue depuis : les Anges n'ont pas voulu nous montrer l'endroit où ils la gardent.

“ Demain, Robe noire, tu voudras bien dire la messe pour eux tous et j'espère y communier. Je veux aller les rencontrer dans le cœur de Jésus, j'ai tant de choses à leur dire, en attendant que je puisse converser avec eux au ciel ! ” Catherine se leva, essuya ses larmes, puis alla s'agenouiller devant la grande croix du cimetière.

ZACH. LACASSE,

O. M. I.

P. S.--Ce récit n'est pas légendaire. Catherine vit encore et est mariée en secondes noces à Dominique Saintonge que tous nos marins du Golfe connaissent.

Z. L.

---

# Les Missions de l'Afrique Equatoriale<sup>(1)</sup>

[Missions Catholiques de Lyon]

LETTRE DE MGR LAVIGERIE, ARCHEVEQUE D'ALGER, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE POUR LES MISSIONS DE L'AFRIQUE EQUATORIALE.

Origine des missions de l'Afrique équatoriale.—Apostolat catholique sur le littoral africain.—Exploration dans le centre du continent.—L'association internationale africaine de Bruxelles.

TUNIS, 26 décembre 1880.

Vous avez sollicité de moi un rapport sur les missions de l'Afrique équatoriale récemment confiées à la Société des missionnaires d'Alger. Je ne puis que me rendre à votre désir, heureux de vous exprimer ainsi publiquement ma gratitude et celle de nos missionnaires.

Je regrette seulement la hâte avec laquelle je suis contraint de faire ce travail, au milieu de mes courses et de mes travaux. C'est de Tunis, où j'ai visité notre établissement de Saint-Louis de Carthage, et au moment de partir pour Malte, que je vous l'adresse. Je vous donne ce récit, comme il se présente à moi, ne cherchant que l'exactitude, la simplicité et la clarté. Je commence par ce qui a trait à l'origine même et à la création de ces missions. Je vous parlerai ensuite des principaux faits de leur récente histoire et des espérances qui en doivent naître. Enfin, je vous en ferai connaître les difficultés et les périls.

## I

Les missions de l'Afrique équatoriale sont nées, il y a trois ans à peine, du mouvement providentiel qui dirige, depuis le commencement de ce siècle, vers le continent africain, les efforts du monde civilisé. Ces missions en sont, en effet, comme la conclusion et le couronnement logiques.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Afrique pour

---

(1) Nous avons déjà donné quelques détails sur ces intéressantes Missions de l'Afrique Equatoriale. (Voir les *Annales* Nos. 7 et 10.)

voir que toutes ses côtes ont été successivement occupées et comme assiégées, dans ces derniers temps, par les nations de l'ancien monde et même du monde nouveau. Au nord, la France a conquis une partie des provinces barbaresques. A l'ouest, elle s'est emparée du Sénégal. La Tunisie, la Tripolitaine, l'Égypte ont renoncé à leur antique piraterie et ouvert leurs ports aux vaisseaux de l'Europe. L'Amérique a établi sur les côtes de l'Atlantique la République dite de Libéria. L'Angleterre a créé au sud la grande colonie du Cap. Les Hollandais ont fondé les républiques d'Orange et du Transvaal. Enfin, les traités conclus entre le sultan de Zanzibar et la Grande Bretagne assurent aux Européens la liberté des transactions, depuis la terre de Natal jusqu'à l'entrée de la Mer Rouge.

Pendant que les nations chrétiennes formaient, avec leurs flottes et leurs armées, le blocus des côtes africaines, l'Église y développait ses légions pacifiques. Les fils de saint François sont dans la Tunisie, la Tripolitaine, l'Égypte, le pays des Gallas ; ceux de saint Vincent de Paul dans l'Abyssinie ; les Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie au Zanguebar, au Congo, dans la Sénégambie, au Sénégal, partout où la charité et le dévouement héroïques que leur a inspirés leur saint fondateur, peuvent faire aimer et bénir le nom catholique. Les Missions Africaines de Lyon sur les côtes meurtrières de la Guinée, au Cap, au Dahomey ; celles de Vérone, avec Mgr Comboni, dans les provinces récemment conquises du sud de l'Égypte. Les Pères de la Compagnie de Jésus, à Madagascar et au Zambèze. Les Oblats de Marie, à Natal. Le clergé d'Irlande et d'Angleterre, dans la colonie du Cap, celui du Portugal, au Benguela, celui d'Espagne au Maroc, celui de France en Algérie. En un mot, aucun point des trois côtes que baignent la Méditerranée, l'Océan Atlantique et l'Océan Indien n'échappe à ce siège immense que la miséricorde divine semble préparer pour mettre un terme à la malédiction de la pauvre race de Cham, et on ne peut douter, à tous ces signes, que nous n'assistions à l'un de ces grands événements par lesquels la Providence change la face des nations.

Mais si les rivages de l'Afrique étaient tous occupés par

les messagers de la bonne nouvelle, il n'en était pas de même de l'intérieur. Il semblait au contraire leur fermer obstinément ses routes. Des voyageurs isolés avaient essayé d'en pénétrer le mystère. Presque tous avaient payé de leur vie cette hardie tentative. C'est seulement depuis vingt années que le voile qui couvrait ces régions inconnues a été soulevé par des explorateurs plus heureux ou plus intrépides, Burton, Cameron, Speke, Nachtigal, Schweinfurt, et d'autres encore. Les noms de Livingstone et de Stanley sont sur toutes les lèvres, ma plume n'a pas besoin de les écrire. Or s'est bientôt passionné pour les découvertes et pour le courage de ces voyageurs et cet entraînement de l'opinion s'est traduit par des actes d'une portée décisive.

Jusqu'à-là, toutes les tentatives sur l'intérieur de l'Afrique étaient isolées. Chaque nation, chaque Société savante, chaque individu agissait d'après ses vues propres. En 1876, à la suite de la publication des voyages de Livingstone et de Stanley, S. M. le roi des Belges conçut la pensée d'une association internationale qui relierait et dirigerait tous ces efforts. Voici comment ce prince traçait lui-même à cette Société le programme de son action :

“ Ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'ait pas encore pénétré, disait-il dans le discours d'ouverture de la première conférence, percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières, c'est, j'ose le dire, une croisade digne de ce siècle de progrès... Il faut donc convenir, ajoutait-il, de ce qu'il y aurait à faire pour intéresser le public à cette noble entreprise et pour l'amener à y apporter son obole. Dans les œuvres de ce genre, c'est le concours du grand nombre qui fait le succès, c'est la sympathie des masses qu'il faut solliciter et savoir obtenir.”

Ainsi, en Europe, l'Association internationale africaine de Bruxelles se proposait de provoquer le concours de toutes les nations civilisées et d'obtenir leur contribution volontaire. Ce premier résultat a été immédiatement poursuivi. Des assemblées savantes ou même politiques, des princes, et à leur tête le roi des Belges lui-même, avec une générosité persévérante et vraiment royale, ont préparé le budget de ce qu'ils appelaient une croisade contre la barbarie.

J'insiste sur ces points, quoiqu'ils puissent paraître au

premier abord étrangers à mon sujet. Ils sont mon sujet même. Car on ne comprendrait pas bien l'origine et l'organisation des missions de l'Afrique équatoriale, si on ne connaissait ces détails. C'est, en effet, pour ne pas se laisser devancer par des Sociétés étrangères que le Saint-Siège a réglé, comme il l'a fait, ce qui concerne ces missions. Le champ d'action qu'il leur a tracé est exactement le même que celui qu'a déterminé, pour ces explorations, l'association de Bruxelles. Ce champ est "limité, ce sont les termes même du programme de cette Société, à l'orient et à l'occident par les deux mers; au midi, par le bassin du Zambèze; au nord, par les conquêtes du nouveau territoire égyptien et le Soudan indépendant." Cette région, qui s'étend du dixième degré de latitude nord au quinzième degré de latitude sud, est précisément, comme je le dirai tout à l'heure, celle où les missions de l'Afrique équatoriale sont établies.

De même l'Association de Bruxelles se proposait de créer tout d'abord, en Afrique, des centres d'exploration et d'influence ou, comme elle les appelle, des stations scientifiques et hospitalières, sur certains points plus importants.

"De ces stations (ce sont les propres paroles de la déclaration officielle de l'association), les unes devront être établies en nombre très restreint sur les côtes orientale et occidentale de l'Afrique, aux points où la civilisation européenne est déjà représentée, à Bagamoyo et à Loanda, par exemple. Elles auraient le caractère d'entrepôts destinés à fournir aux voyageurs des moyens d'existence et d'exploration. Elles pourraient être fondées à peu de frais, car elles seraient confiées à la charge des Européens résidant sur ces points.

"Les autres stations seraient établies dans les centres de l'intérieur les mieux appropriés pour servir de bases aux explorations. On commencerait par les points qui se recommandent, dès aujourd'hui, comme les plus favorables au but proposé. On pourrait signaler, par exemple, Oujiji, Nyangwe, Kabébé, résidence du roi, ou un endroit quelconque situé dans les domaines du Muatayamvo. Les explorateurs pourraient indiquer plus tard d'autres localités où il conviendrait de constituer des stations de ce genre.

"Laisant à l'avenir le soin d'organiser des communications sûres entre ces stations, la conférence exprime surtout le vœu qu'une ligne de communication, autant que possible continue, s'établisse de l'un à l'autre océan, en suivant

approximativement l'itinéraire du commandant Cameron. La conférence exprime également le vœu que, dans la suite, s'établissent des lignes d'opération dans la direction nord-sud."

Comme je le dirai plus bas, ce sont ces mêmes points que les missionnaires d'Alger ont reçu la charge d'occuper, lorsqu'ils ne sont pas évangélisés déjà, comme ceux du littoral, par d'autres congrégations religieuses. La raison de cette identité de résolutions est toujours la nécessité pour l'Eglise de ne pas se laisser prévenir, dans ces régions neuves encore, mais qui bientôt devaient se trouver ouvertes aux influences de l'Europe.

L'Association internationale de Bruxelles, en effet, entreprenait avec une rare ardeur la réalisation de son programme. Des officiers de l'armée belge, des savants de la même nation répondaient à l'appel de leur roi, pour affronter tous les périls. Plusieurs ont déjà payé de leur vie leur courageuse initiative. Mais ceux qui tombent sont bientôt remplacés. Ce ne sont plus même des explorateurs isolés, ce sont des expéditions véritables. L'or n'est pas plus épargné que les hommes. Aussi, sous cette impulsion vigoureuse, une ligne non interrompue de stations s'établit à l'orient, depuis Zanzibar jusqu'au Tanganika ; là, les explorateurs belges ont fondé leur établissement central de Karéma, tandis qu'à l'occident Stanley remonte le cours du Congo, en formant des comptoirs sur ses rives. Le jour est donc proche où les représentants de l'Association internationale africaine, venant de l'Océan Atlantique, les autres de l'Océan indien, se rencontreront sur les hauts plateaux d'où sortent les sources des deux grands fleuves africains, le Nil et le Congo.

On ne peut le nier, c'est là une grande entreprise, plus grande encore que celles qui tendent à percer les continents pour rapprocher simplement les distances, car, ici, des peuples entiers, ensevelis dans la mort, seront appelés à la lumière et à la vie.

Mais cette œuvre, la conférence de Bruxelles ne peut la réaliser qu'à demi ; elle ne peut, pour mieux dire, que la préparer. En ouvrant les routes de l'Equateur africain aux

explorateurs et aux marchands, elle les ouvre à l'Évangile, et ce sera là, sans qu'elle l'ait cherché, sa gloire immortelle. L'Association internationale africaine ne s'occupe, elle l'a solennellement déclaré, d'aucune religion. Comment le ferait-elle ? Les membres qui la composent appartiennent à tous les cultes. La plupart mêmes sont protestants. Plusieurs ont affiché la libre-pensée. Sans s'opposer à la prédication du christianisme, en déclarant même qu'ils accorderont leur protection et leur concours matériel à ses envoyés, ils en font dans leurs projets abstraction complète et annoncent qu'ils borneront leurs efforts à la science, au commerce et à l'industrie.

C'est dans ces termes qu'en 1877 la question de l'Afrique équatoriale se posa devant le monde chrétien et devant le Saint-Siège apostolique.

Pie IX et l'Afrique centrale.—Commencement de la Société des Missionnaires d'Alger.—M. Girard et les trois premiers novices.

Pie IX était à la fin de sa longue carrière. C'était la dernière année de cet immortel pontificat qui avait vu " toutes les extrémités des choses humaines." Le regard du vieux et saint Pontife se portait avec tristesse sur le monde catholique et la haine de l'impiété semblait vouloir tout lui ravir, lorsque pour la première fois le cardinal Franchi, préfet de la Congrégation de la Propagande, appela son attention sur les travaux de la conférence de Bruxelles et sur l'avenir nouveau qui se préparait pour les peuples de l'intérieur de l'Afrique. Pie IX en comprit sans peine toute l'importance. Il ne s'agissait de rien moins que d'un pays presque aussi grand que l'Europe et dont quelques-uns estimaient la population à cent millions d'âmes. Le chiffre pouvait sans doute être contesté ; mais on apprenait tout d'un coup avec certitude que l'intérieur de l'Afrique équatoriale, jusque-là représenté comme un désert stérile et mortel, avait au contraire des populations denses et agglomérées, des richesses naturelles sans nombre, des paysages enchanteurs. En beaucoup de lieux, le climat était salubre et tempéré, grâce à l'élévation des plateaux, au voisinage des grands lacs et des



hautes montagnes, quelques-unes couvertes de neiges éternelles. Il était évident que, dans de semblables conditions, l'Afrique équatoriale allait être envahie, non moins évident que les protestants, qui avaient pris l'initiative et qui dominaient par le nombre dans la conférence de Bruxelles, allaient tenter de s'établir dans ces régions. Déjà les bulletins des sociétés évangéliques de Londres et de New-York, annonçaient tout un plan de conquêtes et promettaient des subsides qui s'élevaient à plus de cinq millions par année ; autant pour une seule mission que l'OEuvre de la Propagation de la Foi pour le monde entier.

Le grand Pape qui allait mourir, mais dont l'âme conservait toutes les ardeurs généreuses, comprit les dangers d'une telle situation. Il vit aussi l'obligation providentielle imposée au Saint Siège d'y pourvoir sans délai, " car c'est à la vérité dont l'église est dépositaire, disait-il, et non à l'erreur qu'a été dite la grande parole : " Allez et enseignez toutes " les nations et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et " du Saint-Esprit." Par son ordre, la Sacrée Congrégation de la Propagande s'adressait donc, vers la fin de 1877, aux chefs des principales missions de l'Afrique, pour leur demander les renseignements utiles à la réalisation des pensées du Saint Père. Les prélats consultés, et j'avais le bonheur d'être de ce nombre, furent unanimes à reconnaître la nécessité de ces missions nouvelles et l'urgence de leur fondation dans les lieux où la Société internationale africaine allait établir ses centres d'action.

Mais ici, une grande difficulté pratique se présentait. Où trouver une société d'hommes apostoliques qui pût disposer, sur l'heure, du personnel et des ressources nécessaires pour une mission si vaste et si périlleuse ? Les congrégations, déjà établies en Afrique, ont chacune d'immenses régions à évangéliser et toutes leurs forces sont absorbées par les œuvres déjà commencées ou qui s'imposent chaque jour à leur zèle. C'est ce qui fit penser à la plus humble et à la dernière venue des sociétés apostoliques du continent africain. J'ai nommé la Société des Missionnaires d'Alger.

Beaucoup de lecteurs des *Missions Catholiques* ignorent absolument son histoire. Ils partagent sur elle des erreurs.

plus ou moins accréditées et les confondent souvent avec les Missions africaines de Lyon. Puisque c'est notre petite Société que, malgré sa faiblesse, la Providence a choisie pour être l'instrument de ses desseins dans cette partie de l'intérieur de l'Afrique, je vous demanderai la permission de vous en dire quelques mots. Cela rentre tout à fait dans l'ordre de vos publications, puisqu'il s'agit d'une œuvre uniquement vouée aux travaux de l'apostolat.

La Société des missionnaires d'Alger a commencé, il y a douze ans, en 1868. Elle est née comme d'elle-même, des charges imprévues que nous imposait la terrible famine de 1867. Le clergé de la colonie, élevé dans la pensée qu'il ne lui serait jamais permis de nouer des relations, même de simple charité, avec les indigènes, n'avait pas appris leur langue ; je cherchais donc vainement dans son sein des prêtres qui pussent se charger de la direction de nos asiles et de nos orphelinats arabes et je regrettais de ne pas trouver une société d'hommes apostoliques qui pût venir à mon aide. Un jour que je méditais sur ces pensées, je vis entrer chez moi le supérieur de notre grand séminaire de Kouba, le respectable M. Girard, celui que le clergé algérien, formé tout entier par ses soins, appelait le *père éternel*, à cause de sa vieillesse et de son aspect vénérable. Il soupirait lui aussi, depuis son arrivée dans la colonie, c'est-à-dire depuis près de quarante années, après le moment où il serait enfin permis au clergé de s'occuper, avec toute la sagesse désirable, des indigènes de l'Afrique. Il lui semblait qu'en ouvrant par les armes de la France chrétienne les portes de ce grand continent, la Providence lui imposait l'obligation d'y porter la vérité et la justice, c'est-à-dire l'Évangile de Notre-Seigneur. Il savait que je partageais ses pensées et que c'était la seule espérance de les voir réalisées, qui m'avait fait abandonner un siège épiscopal de France pour un diocèse de mission. Ce jour-là donc, ce vénérable fils de saint Vincent de Paul, digne en tout d'un tel père, entrant chez moi avec trois élèves de son séminaire, me dit :

“ —Voici des jeunes gens qui viennent s'offrir à vous pour l'apostolat africain. Avec la grâce de Dieu, ce sera le commencement de l'œuvre que nous avons désirée.”

Je le vois encore courba sa tête blanche, s'agenouillant avec ses trois séminaristes et me demandant de bénir et d'accepter leur dévouement. Je les bénis, en effet, plein à la fois d'étonnement et d'émotion, car je n'avais été prévenu de rien, et cette offre qui répondait à mes préoccupations du moment me paraissait comme surnaturelle. Je les relevai, je les fis asseoir, je les interrogeai longuement, je fis, comme je le devais, toutes les objections possibles. Ils y répondirent, et mon consentement fut enfin donné pour un essai à titre d'épreuve.

C'est ainsi que l'Œuvre a commencé bien humblement par les éléments en apparence les plus faibles : un vieillard déjà près de la tombe, trois jeunes gens, trois enfants qui entraient à peine dans la vie.

J'étais incapable, je l'ai déjà dit, de m'occuper moi-même de l'œuvre de leur formation et il fallait cependant, pour une vocation spéciale, les séparer du grand séminaire. La Providence me fournit tout elle-même, en envoyant à Alger, pour y chercher un climat plus doux, deux saints religieux, morts tous les deux aujourd'hui. L'un appartenait à la Compagnie de Jésus, l'autre à la société des prêtres de Saint-Sulpice (1). Ils me demandaient en ce moment même une occupation compatible avec leurs forces ébranlées. Je leur confiai nos trois séminaristes dans une pauvre maison de louage située sur les hauteurs d'El-Biar qui dominent Alger vers le sud. Là, autrefois, l'armée française, venant de Staouéli, força ce vieux nid de pirates musulmans à mettre fin à la lutte et à ouvrir au monde civilisé les portes de la barbarie. Tel fut le premier noviciat. Je le rappelle, parce que je suis touché, et vous le serez, je pense, comme moi, de voir réunis autour du berceau de nos œuvres africaines, un fils de saint Vincent de Paul, l'apôtre de la charité, un fils de saint Ignace, l'apôtre de la foi, un fils du vénérable M. Ollier, l'apôtre de la sainteté ecclésiastique, comme pour indiquer par avance à nos missionnaires les trois vertus les plus nécessaires à leur apostolat.

Ces commencements durèrent une année. Depuis, un

---

1 Le R. P. Vincent et M. Gillot, directeur au grand séminaire de Nantes;

autre religieux de la Compagnie de Jésus, un homme de Dieu, lui aussi, dont je n'écris le nom qu'avec vénération et reconnaissance, le R. P. Terrasse, actuellement *socius* du Provincial de Lyon, prit la direction du noviciat définitif. Enfin, après six ans, les missionnaires dont la règle est aujourd'hui autorisée par le Saint-Siège et la société reconnue par l'Etat, se gouvernèrent eux-mêmes par des supérieurs choisis dans leur sein et sous mon autorité paternelle. Leur maison-mère est à la Maison-Carrée, près d'Alger.

En 1877, époque où fut soulevée la question des missions de l'Afrique équatoriale, leur nombre s'était déjà multiplié. Ils comptent en effet près de cent prêtres et un certain nombre de Frères. Aujourd'hui le noviciat des Frères et des Pères, le scolasticat et l'Ecole apostolique où se préparent les futurs missionnaires ne renferment pas, à eux quatre, moins de cent trente postulants.

D'autre part, les orphelinats de l'Algérie, dix ans après la famine, voyaient, chaque jour, diminuer le nombre des enfants adoptés par nous et qui parvenaient à l'âge d'homme. Nous pouvions donc songer à d'autres œuvres.

C'est dans ces circonstances que Pie IX daigna jeter les yeux sur notre petite Société pour les missions de l'intérieur. Il avait vu à Rome deux de nos missionnaires l'année précédente. J'avais eu l'honneur de les lui présenter moi-même et il les avait comblés des marques de sa bienveillance souveraine. Je me rappelle avec quelle effusion il les bénit, lorsqu'ils lui dirent qu'ils faisaient humblement entre ses mains le sacrifice de leur vie, pour le salut de notre pauvre Afrique. Il se souvint de cette parole, au moment où il cherchait des apôtres pour une entreprise si périlleuse.

A cette nouvelle, nos missionnaires répondirent par un cri de reconnaissance et d'amour. Déjà trois d'entre eux avaient généreusement versé leur sang. l'année précédente, dans le Sahara, sur la route de Tombouctou, où ils allaient porter la foi. Mais ce souvenir, au lieu d'abattre le courage, n'excitait qu'une émulation nouvelle et une sainte jalousie.

Ferveur et sentiments admirables des missionnaires d'Alger.—Adresse, au Saint-Père.—Création par S. S. Léon XIII de quatre centres de missions dans l'Afrique équatoriale.—Premier départ pour le Nyanza et le Tanganika.—Arrivée à Zanzibar de la caravane apostolique.—En route vers les grands lacs équatoriaux.—Mort du R. P. Pascal.—Difficultés du voyage.

Toutes les histoires ont leurs époques héroïques, aussi bien celles des sociétés religieuses que celles des sociétés humaines. Nos missionnaires sont encore dans ce temps-là. C'est l'observation que me faisait dernièrement un homme éminent, supérieur général d'une congrégation religieuse, qui prêchait une retraite à leur maison-mère. Il s'étonnait de la sévérité de leurs règles et du courage avec lequel elles sont suivies : Dormir sur la terre nue ou sur une planche, être pauvrement vêtu, se contenter de la nourriture la plus grossière et la plus frugale, supporter les ardeurs du climat, maintenir au milieu de tout cela une régularité constante, persévérer durant les huit jours de leurs exercices dans la prière et dans le plus absolu silence. "Voilà, me disait ce bon supérieur,—qui avait voulu se mettre à leur ordinaire, même au réfectoire, et qui s'en repentait un peu, je crois,—ce que l'ardeur des premiers temps peut seule faire supporter."

Lorsque les missions de l'Afrique équatoriale leur furent proposées, les prêtres de la Société voulurent mettre personnellement leur dévouement et leur vie aux pieds du Souverain Pontife. Ils le firent dans cette adresse qui n'est pas indigne des premiers temps de l'Eglise :

"Prosternés aux pieds de Votre Sainteté, les prêtres missionnaires soussignés, membres de la Société des Missions d'Alger, la supplient de leur accorder sa bénédiction paternelle.

"Ils viennent tous, Très Saint Père, vous offrir leurs cœurs, leurs souffrances, leurs travaux, leur vie s'il le faut; pour les missions de l'Afrique équatoriale, pour défricher ce champ nouveau, redoutable sans doute à la nature, mais où, avec l'appui de Dieu, la grâce pourra faire de si abondantes moissons.

"Tous, Très Saint Père, ils n'ont qu'un seul désir, aller, sur un signe de Votre Sainteté, se consacrer au salut de ces pauvres peuples infidèles, leur porter la parole de vie

“ qu'ils n'ont pas encore entendue et mourir en les servant,  
“ sachant que ceux qui abandonnent pour Notre-Seigneur  
“ tout ce qu'ils ont sur la terre, recevront le centuple dès ici-  
“ bas, en consolation et en grâce, et ensuite la vie éternelle.

“ C'est dans ces sentiments, Très Saint Père, que nous  
“ supplions Votre Sainteté d'agréer l'entier sacrifice que  
“ nous lui faisons de nos personnes, de notre vie pour le  
“ salut de la pauvre Afrique équatoriale.”

Parler ainsi, je le sais, n'est pas difficile ; mais lorsque les paroles sont suivies par les actes, lorsqu'on sait qu'en moins de deux ans, sept d'entre ceux qui avaient signé cette lettre ont tenu ce qu'ils avaient promis et ont été les victimes de leur charité, en remerciant Dieu de leur mort comme d'une grâce ardemment désirée, on ne peut s'empêcher d'envier leur sort.

C'est au mois de janvier 1878 que deux missionnaires d'Alger furent chargés de porter à Rome l'expression de ces sentiments et d'y recevoir les ordres du Saint-Père. Mais déjà le Pontife, à l'appel duquel ils venaient répondre, était près d'obtenir la récompense de ses luttes et de ses vertus. Pie IX mourut au moment où il allait signer le décret déjà préparé par la Propagande, pour la création des missions de l'Afrique équatoriale. Nous avons la confiance qu'il prie pour elles dans le ciel.

C'est notre Saint-Père le Pape Léon XIII qui, par un rescrit daté du 24 février, quatre jours seulement après son élection au souverain pontificat, réalisa le projet de son prédécesseur. Héritier de sa puissance, il le fut aussi de sa sollicitude pour les pauvres peuples de l'intérieur de l'Afrique. L'organisation ainsi commencée fut complétée par des décrets de la Propagande. Quatre centres de missions destinés à devenir dans la suite autant de vicariats apostoliques ont été ainsi successivement créés : le lac Nyanza, le lac Tanganika, Kabébé, capitale des Etats de Muata-Yamvo ; et l'extrémité nord du cours du Congo. C'étaient, comme on le voit, les centres mêmes où les exploirateurs européens se proposaient de fonder leurs stations.

En même temps qu'il assignait un si vaste champ à leur zèle, le souverain Pontife demandait à votre Oeuvre et à

celle de la Sainte-Enfance de fournir à ces nouveaux apôtres les subsides nécessaires à leur long voyage, à leur premier établissement, ainsi qu'à l'adoption et à l'éducation de jeunes noirs infidèles. Vous répondîtes à cet appel, Messieurs, avec un empressement qu'expliquent votre foi et votre haute intelligence d'une situation si exceptionnelle. Et aussitôt votre décision connue, Léon XIII ordonna que le premier départ de missionnaires aurait lieu sans plus de retard, afin de prévenir l'envahissement de l'hérésie.

C'est le 25 mars, un mois à peine après avoir reçu leur mission du Saint-Siège, que nos premiers missionnaires partirent pour Zanzibar. Ils étaient au nombre de dix : cinq pour la mission du lac Nyanza, cinq pour celle du Tanganika. Puisque vous voulez garder le souvenir de ce qui concerne la fondation de ces missions, vous me permettrez de vous donner leurs noms et ceux de leurs diocèses d'origine.

C'étaient donc, pour le Tanganika : le P. Pascal, du diocèse de Mende, le P. Deniaud, du diocèse de Nantes, le P. Dromaux, du diocèse de Cambrai, le P. Delaunay, du diocèse d'Angers, le Fr. Augier, du diocèse de Belley ; pour le Nyanza : le P. Livinhac, du diocèse de Rodez, le P. Girault, du diocèse d'Angers, le P. Lourdel, du diocèse d'Arras, le P. Barbot, du diocèse de Bayeux, le Fr. Amance, du diocèse de Rodez.

Je n'écris ces noms qu'avec respect, comme on écrivait dans les premiers temps de l'Eglise, ceux des confesseurs et des martyrs. Un seul d'entre eux a succombé, jusqu'à ce jour, il est vrai, car la mort a beaucoup plus épargné cette première caravane que celle qui l'a suivie ; mais tous ont souffert pour Notre-Seigneur ce que souffrent les martyrs : la maladie, la faim, les angoisses, les embûches, et l'on peut dire de chacun d'eux ce que la sainte Eglise dit de l'un des saints de notre France : "*Quem etsi gladius persecutionis non abstulit, tamen martyrii palmam non amisit.*"

Reçus à Zanzibar comme des frères par les Pères du Saint-Esprit, qui ont fait à Bagamoyo des œuvres admirables, nos Pères durent y préparer la caravane qui allait les conduire jusqu'à Tabora. Ils furent aidés puissamment

par le Procureur de leur Société, le P. Charmetant, qui les avait accompagnés et qui devait, lui aussi, contracter, dans ce voyage, la maladie qui l'a contraint de renoncer à la vie active des missions. Leurs lettres de Zanzibar ne tarissent pas d'éloges sur la charité des Pères du Saint-Esprit et en particulier sur celle du très regretté P. Horner, enlevé depuis, si prématurément, à l'affection de ses frères et de ses néophytes :

“ Le R. P. Horner, écrit le Père Livinhac, nous a reçus comme un père reçoit ses enfants. Cet homme a une âme vraiment apostolique. Tous les autres Pères du Saint-Esprit sont aussi pleins de bonté et de prévenance pour nous. Ils ont voulu nous loger dans leur maison durant les quelques jours que nous avons eu à passer ici. (1)”

Le 19 juin, ils quittaient Zanzibar. Voici comment ils exprimaient les sentiments qui remplissaient leurs cœurs au moment du départ :

“ Nous voilà donc en route pour notre mission. Une vie nouvelle commence. C'est l'apostolat tel que l'ont connu les apôtres. Malgré notre insuffisance et notre indignité, nous sommes les premiers qui, depuis l'origine du christianisme, allons représenter Notre-Seigneur et son Eglise dans ce monde barbare et encore à peu près inconnu. Devant nous, cent et peut-être deux cents millions d'âmes nous tendent invisiblement les bras, comme ces fidèles de la Macédoine que saint Paul vit en songe.

“ Quelle mission sublime, mais redoutable ! C'est le sujet de nos méditations et de nos entretiens ; et nous offrons à Dieu, par avance, pour le succès de la grande œuvre qu'il nous confie, toutes nos peines, toutes nos épreuves, notre vie même, s'il croit bon de nous la demander. En levant les yeux sur la bannière du Sacré-cœur qui marche devant nous, dans ces plaines brûlées par le soleil, nous prions ce Cœur-Sacré de verser à flot, sur ces contrées arides, l'eau et le sang qui furent répandus sur le Calvaire pour ces races infortunées, et de ne pas laisser plus longtemps entre les mains de Satan, son ennemi, tant de nations et tant de royaumes (2).”

Je ne les suivrai pas dans ce long voyage. Déjà les *Missions catholiques* en ont publié le journal. C'est là qu'on peut

---

(1) Lettre du R. P. L. Livinhac, de Zanzibar.

(2) Journal des Missionnaires.



se faire une exacte idée de leurs difficultés et de leurs épreuves. Le cardinal préfet de la Propagande, qui est un bon juge, m'écrivait, après l'avoir lu, qu'ils avaient poussé le zèle jusqu'à l'héroïsme. Ceux de vos associés qui ne connaissent pas ces pages si simples et par cela même si pleines d'un poignant intérêt, peuvent se procurer aisément, pour les lire, votre bulletin des *Missions*. Je veux seulement déposer en passant une fleur, je veux dire une marque de mon souvenir paternel, sur la tombe du premier martyr de la charité dans cette mission où il sera suivi, où il a déjà été suivi par tant d'autres. Je vous écris le jour même de la fête de St-Etienne, et l'Eglise l'honore d'un culte spécial, précisément parce qu'il a été son premier martyr. Le P. Pascal, supérieur de la station du Tanganika, était vraiment la victime désignée. C'était un saint consommé, malgré sa jeunesse, consommé par l'humilité, la charité, la pureté évangélique, le zèle qui le dévorait. Il est mort, comme Moïse, avant d'entrer sur la terre après laquelle il avait soupiré. C'est le 18 août, deux mois seulement après avoir quitté Zanzibar, qu'il a succombé, à l'extrémité de l'Ougogo, entouré de ses frères et faisant à Dieu, pour le salut des pauvres noirs, le sacrifice de sa vie.

“ Nous n'en pouvions croire nos yeux, écrivait un de nos missionnaires, quoique nous eussions vu souffrir chaque jour le P. Pascal, quoique nous eussions assisté à toutes les phases et aux progrès foudroyants de sa maladie, nous n'avions pu nous faire à l'idée de sa mort. Nous espérions que le bon Dieu le conserverait à notre mission naissante. Il ne l'a pas voulu, que sa sainte volonté soit faite ! Notre consolation est de penser que, du haut du Ciel, il continuera à veiller sur l'œuvre qu'il aurait tant voulu accomplir sur la terre. Il priera pour notre mission, pour ses anciens confrères. Les prières d'un saint comme lui nous obtiendront les grâces qui nous sont nécessaires et surtout celle de souffrir et de gagner des âmes. Pour nous, nous n'avons qu'un désir, celui de marcher en tous points sur ses traces, et c'est ce que nous avons promis à Notre-Seigneur auprès des restes de notre cher et vénéré confrère (1).”

C'est dans ces sentiments et à travers ces épreuves que les neuf missionnaires survivants arrivèrent au terme de leur

---

(1) Journal des missionnaires.

voyage ; ceux qui se rendaient au Tanganika, à la fin de janvier 1879 ; ceux qui se sont établis dans l'Ouganda, sur les bords du lac Nyanza, le 19 juin de la même année. Les premiers avaient mis plus de dix mois depuis leur départ d'Alger, les seconds *un an, deux mois et vingt-cinq jours*. Ces chiffres montrent en partie ce que renferment d'obstacles les missions de l'intérieur de l'Afrique équatoriale. Ils montrent aussi ce qu'elles demandent de sacrifices et de ressources, et combien vos allocations, si considérables qu'elles paraissent à quelques-uns, restent encore au-dessous des besoins.

Aucun autre mission dans le monde ne peut être, sous ce rapport, comparée aux nôtres. Cela tient non-seulement aux distances, mais encore et surtout à l'impossibilité de se servir d'animaux de transport dans l'Afrique équatoriale. Les bœufs, les chevaux, les mulets, les ânes domestiques eux-mêmes y périssent par la morsure d'une mouche venimeuse, la tzétzé. On ne peut les suppléer que par des hommes. Or ceux-ci doivent porter, durant plus d'une année, comme on vient de le voir, non-seulement tout ce qui doit servir à l'établissement des missions, mais encore les objets d'échange nécessaires pour se procurer pendant le même temps la nourriture de chaque jour, payer le *hongo* ou impôt de passage aux roitelets barbares, et vivre ensuite jusqu'à ce qu'une caravane partie de la côte et voyageant par les mêmes procédés ait pu vous ravitailler. C'est la nécessité que doivent subir et que subissent tous les voyageurs. Nos Pères avaient donc avec eux, en partant de Zanzibar, plus de cinq cents nègres, car aux porteurs il fallait encore joindre des noirs armés pour protéger la caravane contre les bandes de *Rougas-Rougas* ou brigants qui peuplent certaines forêts.

(A suivre.)